

Des n° 2639 11

OBSERVATIONS

SUR

LA VOIE D'AUTORITÉ

APPLIQUÉE

A LA RELIGION;

EN RÉPONSE AU SECOND VOLUME DE L'ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE
EN MATIÈRE DE RELIGION, DE M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS;

PAR J. L. S. VINCENT,

L'un des Pasteurs de l'Église Réformée de Nismes;

POUR

Faire suite aux Observations sur l'Unité Religieuse,
du même Auteur.



A PARIS,

Chez TREUTTEL et WURTZ, Libraires,
rue de Bourbon, n.º 17.

A NISMES, CHEZ L'AUTEUR.

OBSERVATIONS

sur

LA VOIE D'AUTORITÉ

APPLIQUÉE

A LA RELIGION;

Par J. L. S. FLEURY

A NISMES, DE L'IMPRIMERIE DE GAUDE FILS.

1802

Paris chez les Citoyens de la Religion, au même lieu.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WURTZ, Libraires,

rue de Bourbon, n. 17.

A NISMES, chez L'ARTIERRE.

PRÉFACE.

LE rétablissement de la religion est aujourd'hui dans les vœux les plus chers de tous les hommes sages, modérés et amis de leur pays. Mais la religion ne peut-elle se rétablir, sans rétablir aussi les erreurs et le fanatisme qui l'avaient long-temps défigurée? Ne peut-elle reprendre son empire, sans relever avec elle le despotisme des opinions et des choses? On le croirait, à entendre le langage de ceux qui aujourd'hui se constituent ses champions. Pour nous, nous pensons le contraire, et nous devons hautement le dire, pour que les hommes amis de la raison et de la liberté ne fassent point peser sur le Christianisme la responsabilité terrible des systèmes avilissans et absurdes avec lesquels on s'efforce de le mêler. L'empire de la religion paraît prêt à se relever parmi nous. Nous l'appelons de tous nos vœux et de toutes nos forces. Mais il n'a point de plus redoutables ennemis que ces systèmes d'esclavage, ces assemblages de vieux préjugés, que l'on voudrait nous donner comme son essence.

C'est ce danger pressant qui nous inspire le courage d'entrer dans des controverses, pour lesquelles nous avons une véritable répugnance, et non le vain désir de briller dans une lutte où nous ne portons d'autres armes que la vérité et l'amour du genre humain.

Nous allons consacrer quelques lignes à relever ce qui nous est personnel, dans le second volume de M. de la Mennais.

Dans la préface de ce volume, M. de la Mennais a pris en considération mes *Observations sur l'unité religieuse* ; et, pour me servir de ses propres expressions, *il a montré une excellente volonté d'y répondre*. Quant au résultat, ce n'est ni lui ni moi qui en sommes les juges, mais le public.

M. de la Mennais m'accuse de n'avoir vu que la voie d'ignorance, la voie d'enseignement et la voie de contrainte pour maintenir l'unité, et d'avoir oublié la *voie d'autorité*, qui, dit-il, est pourtant celle dont l'Église Romaine se sert et veut se servir. Je ne m'attendais pas à ce reproche. J'ai parlé mille fois de cette autorité, et, dans ma première partie, j'ai

pris pour base de ma division les moyens qu'elle peut employer pour conserver son influence. Dans ma seconde partie, j'ai examiné si cette influence peut être utile, ou plutôt, si elle n'entraîne pas après elle de terribles inconvénients. Même après sa réponse, je crois donc pouvoir renvoyer mon adversaire à mes *Observations*. Il n'a rien ébranlé. Mais je prends occasion de sa plainte pour examiner de plus près encore cette autorité qui est tout pour lui. Son second volume me fournit des matériaux.

M. de la Mennais m'accuse d'avoir cité Bossuet au lieu de Saint Jérôme, et il en conclut que mon livre est écrit avec une extrême négligence. C'est plutôt fait que d'y répondre. J'ai cité de mémoire ce passage, parce que je croyais emprunter une expression, et non produire une preuve. Mais si le mot est de *Saint Jérôme*, mon raisonnement n'en est que plus fort, puisque ce Père de l'Église vivait au milieu du mouvement que j'ai allégué. Que proclamait alors l'autorité de l'Église, à commencer par le Pape Libère ? L'Arianisme, qu'elle proscriit aujourd'hui.

Quand M. de la Mennais affecte de m'appeler *le Ministre*, quoique le Roi m'appelle *Pasteur*, je l'excuse si c'est ignorance; je m'en moque si c'est malice; je le plains si c'est encore un reste d'orgueil sacerdotal.

Quand M. de la Mennais se récrie sur le mot *purifier* dont j'ai fait usage en parlant du Christianisme, je lui réponds qu'il a bien fallu *purifier* la religion, pour la ramener à sa véritable source, puisque, pendant quatorze siècles, l'orgueil, l'ignorance, ou la politique avaient pris à tâche de la corrompre.

Quand M. de la Mennais m'accuse d'avoir écrit la moitié de mon ouvrage pour le peuple, je ne puis entendre ce langage qu'en ce sens: M. de la Mennais s'est toujours tenu dans le vague des théories qu'il invente et qu'il voudrait nous donner pour le pur système de son église; je suis descendu aux modestes réalités, garanties par l'histoire et par l'expérience, à ces réalités que tout le monde saisit quand elles sont dépouillées des prestiges dont on aime à les entourer. Et voilà sans doute ce qui a paru grossier et populaire à M. l'Abbé.

Je serai pourtant obligé de suivre toujours la même marche et de traduire son langage mystérieux en langage vulgaire ; d'appeler cette autorité, devant laquelle tout doit ployer, *papisme*, et la religion, que cette autorité doit maintenir, un mélange confus de vérités sublimes et d'erreurs palpables. Ces choses-là sont anciennes sans doute, et je ne prétends pas les avoir inventées. Mais, M. de la Mennais le sait bien, elles n'en sont pas moins véritables.

Quand M. de la Mennais prétend que le protestantisme, ne pouvant parvenir à une absolue fixité, n'est point une religion, je lui réponds que l'essence de la religion n'est point dans sa fixité, surtout quand on part d'un système corrompu, mais dans ses effets sur le cœur ; et que, sous ce rapport, le protestantisme peut le disputer à toutes les religions connues.

Quand M. de la Mennais affirme que, *par cela même que le protestant n'a le droit de faire à personne l'obligation de croire comme lui*, il n'a point la certitude de posséder la vraie religion, ou plutôt il n'a point de religion,

M. de la Mennais joue sur les mots, et compte trop sur les ressources de son style s'il se flatte de nous faire croire que la vraie religion consiste dans le droit de contraindre les autres à la professer.

Quand M. de la Mennais m'accuse d'ignorer que l'Église Romaine a un symbole universel, immuable, que tous récitent, que tous croient, je lui réponds : nous récitons ce symbole comme vous; nous y croyons comme vous; mais vous croyez à beaucoup de choses sur lesquelles ce symbole garde le silence, et la plupart d'entre vous ne croient pas à tout ce que symbole exprime. En sorte que mes remarques sur les sources où l'Église Romaine puise sa croyance et sur ce qui chez elle fait autorité, subsistent dans toute leur force.

Enfin, quand M. de la Mennais traite d'odieuse calomnie ce que j'ai dit de la voie de contrainte, en parlant de son Église, je le prie de m'expliquer le passé; et je prends acte pour l'avenir.

OBSERVATIONS

SUR

LA VOIE D'AUTORITÉ

APPLIQUÉE

A LA RELIGION.

ENFIN le silence est rompu. Ces ténèbres mystérieuses, dont on enveloppait un système que l'on nous montrait de loin comme le seul fondement de l'ordre, de la science, de la religion, de la piété, de la vertu; comme le seul asile où l'homme pût trouver la certitude et le repos, ces ténèbres sont dissipées. Ce qu'on nous avait caché pendant si long-temps nous apparaît enfin sans aucun nuage. Et c'est le scepticisme le plus effrayant, le scepticisme qui dessèche le cœur et paralyse l'âme, le scepticisme avec toutes ses arguties et ses misérables sophismes, c'est le scepticisme tout pur que l'on montre à nos yeux étonnés comme l'apanage de l'homme et le fondement de la vérité. On veut bien y substituer autre chose. Mais, en attendant, il faut renoncer à tout ce que la nature a fait pour

nous inspirer de la confiance; il faut dépouiller cette nature elle-même; il faut démolir tous les fondemens de la certitude; il faut laisser l'homme désolé, au milieu de ces immenses décombres; il faut qu'il ne sache plus ni ce qu'il sent, ni ce qu'il voit, ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut, ni s'il existe. En un mot, il faut qu'il ne reste plus dans l'homme et autour de lui qu'un épouvantable chaos, pour que ce système s'élève et puisse tenir. Il est fondé sur le désespoir de l'homme, qui renonce, en gémissant, à la nature, à la raison, à la liberté, à la pensée, à tous les dons que Dieu lui a faits, depuis les sens jusqu'à l'Évangile, pour n'être plus rien que par les décisions de quelques hommes, dont les erreurs les plus déplorables et les excès les plus funestes attestent partout la faiblesse, l'ignorance, les passions, l'avarice et l'orgueil. Comment M. de la Mennais n'a-t-il pas tremblé de porter si loin son éloquence destructive? Quand il a cru sentir s'ébranler, sous ce levier qu'il pressait de toutes ses forces, les bases antiques et vénérées sur lesquelles les hommes ont toujours assis leurs espérances les plus chères et leurs devoirs les plus sacrés, n'a-t-il pas fait un secret retour sur lui-même, et n'a-t-il pas frémi de terreur en se demandant ce qu'il allait mettre à la place? A-t-il pu croire que, lorsque tout aurait croulé, l'autorité seule resterait debout sur cet amas de ruines, elle qui, depuis long-temps, gît renversée dans la poussière, comme ces antiques tours dont les hommes ne voient plus les débris que pour se

réjouir d'être enfin délivrés d'elles et de ceux qui en faisaient les instrumens de leur gothiquetyrannie ? Bon Dieu ! est-ce dans un siècle comme le nôtre , qu'il faut venir dire aux hommes : vous ne croyez en Dieu , vous ne croyez en votre immortalité , vous ne croyez en l'Évangile , vous ne croyez en la vertu , que parce qu'on vous l'a dit : il n'en est point d'autre preuve ? Malheureux , vous ne serez que trop approuvé , quand vous leur tiendrez ce funeste langage. Mais n'espérez pas de les conduire après vous aux pieds de cette autorité que le temps a désenchantée , et dont l'histoire suit les accroissemens et l'influence , dans les annales des siècles , à la trace de l'erreur , de l'ignorance , de l'esclavage , des abus , des vexations , des persécutions , des guerres civiles , de la superstition et du fanatisme. Le temps de cette autorité est passé sans retour. Et si le Christianisme peut espérer encore des jours de gloire et de triomphe , ce n'est plus sous la direction de cette autorité qui nous l'a transmis défiguré par les erreurs qu'elle a consacrées et les préjugés qu'elle a soigneusement conservés ; c'est par l'action de cette raison que vous proscrivez , de cet Évangile que vous voulez enfouir , de cette liberté qui vous épouvante , de cet examen , de ces lumières , devant lesquelles vous fuyez , comme si leur éclat devait vous anéantir.

M. de la Mennais a cru démontrer que les sens , le sentiment , la raison , l'évidence mathématique

elle-même , ne sont qu'une source de déception et d'erreurs. Il a voulu tirer de cette destruction générale la conclusion que l'autorité est le seul fondement légitime de la croyance ; et c'est sur elle , et sur elle seule qu'il a fait reposer , non-seulement toutes les vérités de la religion , mais encore toute certitude , toute vérité. Il a voulu faire croire que la plus grande autorité était nécessairement la plus certaine , et , par une adresse qui s'allie mal avec tant de gravité , il a , si je puis ainsi le dire , dérobé cette conclusion importante , que l'église romaine , représentant la plus grande autorité chrétienne , était vraiment infaillible. Pourquoi n'a-t-il pas osé faire un pas de plus qui n'était pas moins légitime , et soutenir que le Pape , représentant l'église romaine , était infaillible comme elle ?

Je crois superflu de venger ici les droits des sens , du sentiment et de la raison follement attaqués par un scepticisme superficiel et suranné. Bayle , Bolingbroke , l'auteur du *Système de la Nature* , en avaient dit tout autant , et avaient trouvé dans Reid , dans Beattie , et dans beaucoup d'autres , de vigoureux adversaires. La dispute est aujourd'hui sans intérêt , et M. de la Mennais ne la relèvera pas. Mais je veux lui montrer que son principe d'autorité tient à des fondemens beaucoup moins solides que ceux qu'il a cru renverser , et le faire rougir , lui , l'ami de la religion , d'en avoir foulé aux pieds les plus fermes appuis , pour ne la laisser reposer que sur le sable et sur la fange.

Pour cela, je vais passer en revue ces quatre propositions, dont la vérité ruine de fond en comble l'échaffaudage de M. de la Mennais :

1.^o L'autorité n'est pas la seule base, le seul *critérium* de la vérité;

2.^o L'autorité n'est point une base solide, un *critérium* infaillible ;

3.^o La plus grande autorité n'est pas toujours la plus sûre ;

4.^o Une *autorité organisée* est la moins sûre de toutes.

CHAPITRE I.

L'autorité n'est point la seule base, le seul critérium de la vérité.

Cette partie de mon examen me paraît la moins importante. Les argumens, par lesquels M. de la Mennais cherche à détruire la crédibilité des sens, de la raison, même du sentiment intime, ont traîné dans les livres des sceptiques et des athées, jusqu'à Hume, qui les a réduits en système. Tous ces argumens reposent au fond sur une grande méprise. La fureur de prouver fait qu'on demande la preuve même du sentiment que l'homme a de son existence, de ses sensations et de ses pensées. Mais telle est notre nature, que ce sentiment ne saurait être prouvé autrement que par son existence ; et cette existence seule entraîne après elle une irrésistible conviction. Toute certitude qui approche de celle-là est complète. Et Dieu lui-même, me

parlant du haut des cieux, ne saurait en produire une plus forte.

Cependant c'est cette certitude-là que M. de la Mennais croit battre en ruines. Le passage est trop remarquable pour ne pas être cité. « Qu'oserons-nous affirmer sur le témoignage de nos sens ? La première leçon qu'ils nous donnent c'est de nous en défier. Chacun d'eux, pris à part, nous abuse par de vaines illusions ; ils se convainquent à toute heure mutuellement, d'imposture ; et , lorsqu'en modifiant l'un par l'autre leurs rapports divers , on parvient à les accorder sur un point , quelle assurance a-t-on que ce point , au lieu d'être une vérité , ne soit pas une erreur commune ? Pourquoi , nous trompant séparément , ne nous tromperaient-ils pas tous ensemble ? Comme des témoins suspects , et mille fois reconnus pour menteurs , nous les interrogeons isolément ; nous rapprochons , nous comparons leurs dépositions disparates ; nous essayons de les concilier ; mais , quand nous y réussissons toujours , en serions-nous plus avancés ? Qui nous dit qu'un sixième sens , par un témoignage contraire , ne troublerait pas leur accord ? Sur quoi se fonderait-on pour le nier ? Supposons-nous des sens différens de ceux dont la nature nous a doués , nos sensations , nos idées ne seraient-elles pas aussi différentes ? Peut-être suffirait-il , pour ruiner toute notre science , d'une légère modification dans nos organes. Peut-être y a-t-il des êtres organisés de telle sorte que , leurs sensations étant en tout opposées aux nôtres , ce qui est vrai pour nous soit faux

pour eux, et réciproquement. Car, enfin, si l'on veut y regarder de près, quel rapport nécessaire existe-t-il entre nos sensations et la réalité des choses ? Et quand il existerait un tel rapport, comment les sens nous l'apprendraient-ils ? Je vois dans mes sensations une suite de phénomènes dont la nature et la cause me sont également inconnues, et dont, par conséquent, je ne puis rien conclure. Qu'est-ce que sentir ? Qui le sait ? Suis-je même certain que je sente ? Quelle autre preuve en ai-je, que ma sensation même, ou plutôt je ne sais quelle croyance souvent trompeuse, puisqu'il m'arrive, durant le sommeil, de croire éprouver une sensation ou de plaisir ou de douleur, dont je reconnais au réveil l'illusion ? Que dis-je au réveil ? Et ne serait-ce point encore une nouvelle illusion ? un songe qui succède à d'autres songes ? Le oui, le non a ses vraisemblances ; et qui démontrerait que la vie entière n'est pas un rêve, une chimère indéfinissable, ferait plus que n'ont pu faire tous les philosophes jusqu'à ce jour. Dans ces étranges perplexités, ce qui me paraît le moins douteux, c'est que mes sensations, si j'en ai, sont en moi ; qu'elles y sont fréquemment sans être produites par aucune cause externe, qu'ainsi il n'existe entr'elles et l'objet réel ou présumé auquel je les rapporte aucune liaison nécessaire. Je ne puis donc m'assurer, par mes sens, de l'existence des objets extérieurs, de l'existence de mon propre corps, de l'existence de mes sens même, sur le témoignage desquels reposent toutes mes connaissances (1). »

Quand un homme dit : suis-je certain que je sente ? il n'y a plus rien à lui dire. Aucune preuve ne saurait avoir prise sur lui. *Adversus principia negantem non est disputandum*. Or, où trouver dans l'homme un principe supérieur à la conscience de ses sensations ? Je le répète, je ne veux point réfuter en détail ce système de ténèbres ; d'autres l'ont fait avant moi (2). Ce que je sens bien, c'est que l'autorité même ne saurait y prendre.

Les sens nous trompent. Oui, sans doute, ils nous trompent parfois. Mais qui redresse leur témoignage ? Qui nous apprend à les entendre ? Est-ce l'autorité, ou la réflexion ? Est-ce l'opinion du genre humain, ou notre propre expérience ? Nos sens se redressent eux-mêmes, par leurs témoignages successifs et par leur concours réciproque. L'autorité du genre humain tout entier n'exerce pas ici d'autre influence que celle d'appliquer des noms aux objets que les sens nous découvrent. Mais elle est sans influence sur les sensations et sur leur justesse. L'aigle isolé y voit plus distinctement que le moine le plus soumis ; le chien n'a pas besoin d'être instruit pour distinguer l'odeur du gibier avec une sûreté parfaite ; et le sauvage parlant à peine sait découvrir de loin la trace de son ennemi, que ne saurait apercevoir l'homme vivant en société. Ainsi redressés par l'expérience individuelle, nos sens nous parlent un langage sûr, un langage pour lequel notre Créateur nous a inspiré malgré nous une irrésistible confiance.

Si ce principe reste, la plus grande partie du

livre de M. de la Mennais tombe à terre, et ce qu'il dit contre la raison devient d'une exagération palpable.

Il y a du vrai sans doute dans les *raisonnemens* par lesquels M. de la Mennais cherche à renverser la *raison*. La raison individuelle tombe à chaque instant dans d'inconcevables erreurs. L'histoire de la science et celle de la religion sont pleines de ces déplorables folies; et M. de la Mennais n'avait pas besoin d'écrire un volume pour établir une vérité dont les preuves se trouvent partout (3). La raison générale (si l'on peut donner quelque corps à cette abstraction) est plus sûre, parce qu'elle est à chaque instant redressée par l'expérience, et parce que la raison individuelle elle-même étant droite dans son ensemble et n'étant trompée que sur quelques points différens dans différentes intelligences, il en résulte toujours des chances beaucoup plus nombreuses en faveur de la vérité. Mais que M. de la Mennais veuille bien y prendre garde. L'autorité n'entre pour rien dans ce résultat; c'est toujours la raison individuelle qui choisit; c'est la raison individuelle qui s'éclaire par l'expérience; c'est la raison individuelle qui reconnaît la faiblesse d'un argument, que d'autres ont pulvérisé. Ces progrès certains, ces chances innombrables de vérité n'existent qu'avec la liberté et par la liberté. Il faut que tout soit mis au jour; que tout puisse être combattu; que la raison individuelle puisse choisir sans aucune gêne. Autrement plus de perfectionnement, plus de progrès, plus de vie, plus de vérité. Ténèbres

intellectuelles et mort morale. La raison générale, comme l'entend M. de la Mennais, n'est qu'une chimère. Elle n'est que la raison individuelle, choisissant ce qui lui paraît bon, et choisissant bien dans le plus grand nombre des cas, parce que la raison du plus grand nombre des hommes est droite. Elle existe, comme le cheval générique existe; et quand M. de la Mennais nous dit de la prendre pour règle, c'est comme s'il nous disait de monter le cheval générique. Et si elle existait, en effet, comme une autorité à laquelle il fallût se soumettre, aussitôt qu'on essaierait de lui donner un corps et quelque moyen reconnu pour manifester ses décisions, de quelque manière qu'on voulût l'entendre et l'expliquer, par cela même qu'elle jugerait et déciderait à la place de la raison individuelle, on la trouverait toujours barrant le chemin de la vérité, défendant les préjugés à outrance, et ne cédant, enfin, qu'avec une extrême lenteur et après une longue résistance, à la force des argumens poussés par la raison individuelle et découverts par elle seule, tandis que la masse entière était plongée dans l'ignorance et dans l'erreur.

Dans le champ de la spéculation tout est douteux, tout change. Dans le champ de l'expérience tout est certain, tout est fixe. Cela ne veut pas dire que la raison soit une faculté toujours trompeuse, donnée par le Créateur pour nous corrompre. Cela veut dire que nous l'appliquons souvent à des objets sur lesquels elle n'a point de prise, et que,

dès-lors , nous demeurons toujours dans le vague et l'incertitude. Sagement employée, dans les objets qui sont vraiment de son ressort , soit à réunir les expériences, soit à former des analogies, soit à saisir des rapports nouveaux, elle est très-certaine et très-sûre. Elle est alors le bon sens perfectionné, et tous les jours elle amène des résultats aussi admirables qu'utiles à l'humanité (4). Ce champ des vérités immuables et certaines s'agrandit sans cesse. Les expériences, garanties par leur répétition et répandues par leur utilité, deviennent le domaine du genre humain, constituent, dans ce qu'elle a de bon, cette *raison générale* que M. de la Mennais regarde comme seule certaine. Mais cette raison est sûre parce qu'elle est expérience répétée; car, quand elle est transcendante, c'est-à-dire, purement spéculative; quand elle franchit la sphère pour laquelle elle avait été faite, elle se trompe comme la raison particulière (5). Et il serait fort étrange que la raison particulière ne pût que se tromper, et que la raison générale ne pût pas se tromper. C'est comme si l'on disait qu'un assemblage de points verts peut produire une surface rouge. Ce que Kant a fait de mieux peut-être est d'avoir montré que la raison humaine ne peut pas aller au-delà de l'expérience. Et le plus grand service que la révélation nous ait rendu est d'avoir ramené les vérités transcendantes, dont la religion se compose, dans le champ de l'expérience, par le moyen des miracles et du témoignage qui les atteste. Mais par cela même, la révélation, prouvée comme fait, est

tout, et l'autorité générale ou particulière qu'on voudrait y joindre, rien.

Il est évident que le témoignage est un de nos moyens de connaître, et que parfois il nous inspire une inébranlable confiance. Mais il n'excite cette confiance que pour *les faits*; et c'est un intolérable abus du langage que d'en faire subtilement une autorité à laquelle tout doit se soumettre. Hors du fait, et quand il s'agit d'opinions, le témoignage n'est rien. Qui jamais a vu l'employer de cette manière? Je sais quelque chose par le témoignage, et j'y crois fermement; donc, je ne crois rien que par le témoignage, et je suis non-seulement *insensé*, mais *mort*, si je crois quelque chose autrement. Puissante logique(6)!

Dans sa haine pour la raison (haine qui parfois semble bien payée de retour), M. de la Mennais va jusqu'à prétendre que c'est par la seule voie d'autorité que nous pouvons arriver à croire même aux vérités mathématiques (p. 23—28.). De quelqu'un qui nie le sentiment intime, ceci ne doit plus nous étonner; et ce n'est pas la peine de répondre. Je renvoie ce paradoxe à nos mathématiciens les plus renommés, au risque de voir éclater dans leur sein ce rire inextinguible qu'excite, même chez les gens les plus graves, un ridicule exquis. Il est trop curieux, en effet, de voir les vérités mathématiques se décider à la pluralité des voix; devenir plus ou moins *véritables*, à mesure que les préjugés se dissipent; et le Sacré Collège décider si c'est le soleil ou la terre qui doit tourner.

On doit être moins surpris sans doute de voir M. de la Mennais ramener au même principe la connaissance et la *certitude* des vérités fondamentales de la religion. C'est pour cela qu'il a fait son livre. Dans un chapitre où se trouve l'une des plus belles pages de tout l'ouvrage, M. de la Mennais s'efforce de prouver que la certitude de l'existence de Dieu ne repose et ne saurait reposer que sur l'autorité. Triste soin de miner les fondemens de toute religion, pour ne laisser subsister que ceux auxquels on a confié des intérêts chéris, au risque de voir la religion elle-même tomber en ruines ! Fatal aveuglement de la passion, qui aime mieux voir s'écrouler l'édifice que de n'en plus avoir la clef ! La certitude de l'existence de Dieu ne repose que sur l'autorité, dites-vous ; mais cette autorité, que vous faites remonter à Dieu même, jusqu'où pouvez-vous la suivre ? Jusqu'aux ténèbres de l'antiquité, où nous voyons l'homme plongé dans les erreurs les plus grossières sur la nature de leur créateur et sur leur propre origine. Si donc la philosophie parvient à expliquer la formation des idées confuses que l'homme avait de la religion à cette époque, soit par la difficulté de comprendre certains phénomènes dont les causes étaient alors inconnues, soit par l'application du principe de causalité à l'existence du monde, sur quoi reposera notre croyance en la vérité fondamentale de toutes les religions ? Or, la philosophie peut donner là-dessus des explications plausibles. Elle en a donné bien souvent, et elle

a fait valoir, comme une forte présomption en leur faveur, qu'à mesure qu'on remonte plus haut dans les annales du genre humain, à mesure qu'on se rapproche davantage de son origine, on trouve les opinions communes sur la divinité plus grossières, plus corrompues, plus fausses; ce qui ne serait point, si la connaissance de Dieu reposait sur une manifestation immédiate de cet Être aux premiers hommes, ou, du moins, s'il était vrai que la croyance en Dieu ne pût s'établir que sur une telle manifestation (7). — Pourquoi donc tout renfermer dans cette seule preuve? Pourquoi contre-miner soi-même le terrain sur lequel on doit s'établir? L'autorité, c'est-à-dire, le consentement du plus grand nombre des hommes à croire qu'il existe une essence divine, prouve quelque chose. Mais peut-être n'est-ce au fond qu'une forte probabilité, tandis que, sans parler d'autres preuves, les causes finales produisent naturellement une conviction irrésistible. — Mais, malgré les causes finales, il existe encor des athées. — Il y en aura bien plus, si vous démontrez au monde que toutes les preuves sur lesquelles il croit en Dieu se réduisent à celle qu'il regarde avec raison comme la plus faible de toutes (8).

Mais voici bien une autre affaire. Non-seulement l'homme ne peut rien connaître que par la voie d'autorité, même sa propre existence. Mais cette loi est si générale, que Dieu lui-même y est soumis. Il ne connaît rien que par la voie d'autorité, et, pour savoir quelque chose, il a besoin que le Verbe vienne de lui dire. C'est un échantillon curieux de la lo-

gique de notre Abbé, qui fera plaisir au lecteur.
 « La vérité n'est en Dieu même que l'éternelle
 raison, manifestée par le témoignage du Verbe; et
 la certitude divine n'est qu'une foi infinie en ce
 témoignage éternellement rendu et éternellement
 cru. La religion n'est que ce témoignage traduit
 en notre langue par le Verbe lui-même revêtu de
 notre nature.... Dieu, avec sa toute-puissance, ne
 nous pouvait donner une plus haute certitude des
 vérités que son fils est venu nous révéler, puisqu'il
 ne les connaît, ou ne se connaît lui-même, que
 par une semblable révélation. (p. 97). » Voilà
 donc au juste ce que c'est que la vérité! Quel
 galimathias! Où n'entraîne pas la fureur de parler
 autrement que les autres! Où n'est-on pas poussé
 par les conséquences d'un système ridicule, que
 l'on s'obstine à défendre!

En énumérant nos moyens de connaître, M. de
 la Mennais parle du sentiment et du raisonnement
 qui sont en nous; hors de nous, ajoute-t-il, il
 n'existe que l'autorité (p. 126). Entendons-nous.
 Hors de nous, il existe autre chose que l'autorité,
 telle que vous l'expliquez. Il existe la révélation
 médiate, qui est aussi hors de nous, et qui est
 consignée dans des écrits authentiques. Cette révé-
 lation, que le témoignage nous a transmise, mais
 qu'il ne saurait contrôler, est encore un moyen
 dont la Providence se sert pour nous faire connaître
 la religion. Pourquoi donc affecter de n'en rien dire?

Il est si peu vrai que l'autorité soit le seul *critéri-
 on* de la vérité, que, dans les principes même de

M. de la Mennais, elle suppose tous les autres. Comment pourrai-je acquérir la première connaissance de l'autorité et de ses décisions ? Par mes sens, car l'autorité est hors de moi. Il ne saurait y avoir d'autre voie, à moins de supposer l'inspiration immédiate ; et l'inspiration rend toute autorité superflue. Mais les sens me trompent ; mais je suis fou si je crois à ce qu'ils m'annoncent. Dans le scepticisme complet où M. de la Mennais me plonge, comment en croirai-je au témoin qui me parle, au livre que je lis, au monument que je vois, à l'assemblée qui me commande, puisqu'à tout bien prendre je ne sais pas si je vois, si j'entends, si je dors, si je veille ; je ne sais pas même si j'existe ? Ou le raisonnement de M. de la Mennais ne vaut rien, ou il faut en admettre cette conséquence. Comment donc puis-je connaître s'il existe une autorité ? Comment puis-je savoir ce qu'elle m'enseigne ? Dans mille circonstances, il existe plusieurs autorités contradictoires. Les opinions humaines ne sont point les mêmes, et souvent les plus opposées sont défendues par des autorités nombreuses et respectables. Comment pourrai-je savoir quelle est la bonne ? Le raisonnement, l'expérience, le sentiment se présentent ici comme une ressource et comme la seule. Mais le raisonnement, l'expérience, le sentiment ne sont qu'erreur et confusion. L'homme ne peut s'assurer de rien par sa raison, puisque sa raison n'est que ténèbres ; de rien par l'expérience, puisqu'il n'est pas capable d'établir la plus simple analogie ; de rien par le

sentiment, puisque le sentiment du *moi*, le plus invincible de tous, n'est lui-même qu'une chimère. Sur quoi donc peut se fonder l'autorité ? Comment l'homme saura-t-il qu'elle est là, qu'elle est sûre, quand il ne peut s'assurer même de son existence ? L'autorité ne saurait donc être la seule voie qui conduise l'homme à la vérité, puisqu'elle en suppose tant d'autres. S'il était prouvé qu'elle est la seule, il serait encore mieux prouvé qu'il n'y en a point. O déplorable faiblesse ! O inconcevable contradiction ! O tristes extrémités où l'on est réduit quand on veut essayer de soutenir par le raisonnement une autorité, que l'on sent trop bien ne pouvoir plus être soutenue par l'histoire ! (9).

Mais vous me dites : conduit à douter de tout par sa faiblesse, l'homme est forcé de croire par la nature (p. 17). Qu'est-ce que cette nature ? Auriez-vous prétendu dire que cette nature est l'autorité ? L'erreur serait trop grossière. Cette nature est ma propre nature ; c'est l'ensemble de mes facultés qui se soutiennent et se corrigent entr'elles. C'est ce bon sens naturel à l'homme, qui est le même pour tous, parce que tous ont les mêmes facultés, plus ou moins développées, et qui produit partout les mêmes effets. Voilà pourquoi les hommes sont par tout d'accord sur les choses qui sont du ressort des sens et du bon sens. Ce n'est point l'autorité qui produit cet accord, car alors elle serait un effet sans cause. C'est cet accord des sentimens et des opinions individuelles, vraies pour chacun en particulier parce que chacun les sent, qui produit ce

que vous appelez l'autorité du genre humain. J'y crois, non parce que cent mille autres y croient, mais parce que ma nature est telle, parce que les choses sont telles, parce que leurs rapports avec moi sont tels. Et cent mille autres y croient comme moi, parce qu'ils sont hommes, et faits exactement comme moi.

Pour établir sa cause avec une apparence de fondement, M. de la Mennais a donc été obligé d'émettre des principes et de faire des raisonnemens que tout honnête homme doit repousser; des raisonnemens que ses amis, même les plus zélés, seront obligés de déclarer étranges, paradoxaux, dangereux, subversifs de toute certitude, même de celle qu'il voudrait élever sur la ruine de toutes les autres (10). En sorte que, selon toutes les apparences, M. de la Mennais va avoir contre lui cette raison générale, à laquelle il prétend qu'il n'y a rien à répliquer. Mais, je le demande à ces Messieurs, si le second volume ne peut pas tenir un instant, que devient le premier, qui, sans le second, n'est rien; qui attaque, mais n'édifie pas; qui prouve bien ou mal que le protestantisme est un système qui n'a point de consistance; mais pour en substituer un autre qui en a beaucoup moins encore et qui ne laisse plus rien debout, même le Christianisme?

CHAPITRE II.

L'autorité n'est point un sûr critérium de la vérité.

Pour se convaincre de la justesse de ce principe , il faut observer de quoi se composent les opinions de la plus grande masse des hommes.

Les opinions populaires se transmettent par l'éducation. L'esprit des enfans est comme une cire molle , prête à recevoir l'empreinte qu'on veut lui donner. Les idées dont on les pénètre , les sentimens dont on les nourrit dès leurs premières années , réagissent avec tant de force sur leur intelligence encore imparfaite , que le fonds donné par la nature et les résultats de l'éducation se confondent ensemble pour ne plus être séparés. C'est une nature nouvelle , qui servira de base à tout ce que l'homme pourra devenir un jour. Les principes fortement établis dans l'enfance seront , pour l'homme fait , des axiômes *certain*s sur lesquels seront fondées toutes les opérations de la raison , et qui leur imprimeront une direction irrésistible. Les sentimens dont l'ame sera pénétrée deviendront un prisme au travers duquel elle verra tous les objets , et qui les colorera d'une teinte toujours la même. Elle ne pourra plus comprendre que d'autres ne raisonnent pas comme elle , ne voient pas comme elle. Ce fait psychologique est trop certain , il est prouvé par trop d'exemples pour que je m'arrête plus long-temps à l'établir.

Ce qui augmente encor les effets de cette disposition naturelle de l'enfance , c'est qu'elle se perd dans l'âge mûr. Autant l'intelligence est flexible dans les premières années , autant elle est inflexible dans celles où l'homme est accompli. Autant les sentimens et les goûts sont mobiles dans cet âge tendre où l'on ne sent et ne veut que par autrui , autant ils sont fixes et invariables dans cet âge où l'on sent , où l'on veut par soi-même. L'enfance est le métal fondu , que vous pouvez modeler à votre gré , suivant les canaux par où vous saurez le conduire. L'âge mûr est le métal refroidi , dont toutes les parties ont pris une forme invariable et qui casse sous le marteau plutôt que de céder et de se tordre. Pour tous les hommes que la mort respecte , ce moment arrive tôt ou tard. Une éducation libérale , l'habitude de la réflexion , des études sérieuses peuvent le retarder de plusieurs années ; mais il arrive enfin ; et ceux dont l'esprit fut doué de la plus grande activité , qui mirent en circulation le plus d'idées nouvelles , n'en devinrent pas moins , dans quelque période de leur vie , ce qu'on appelle *des hommes finis*. Quelques-uns ne le sont devenus qu'après s'être formés par les réflexions de l'âge mûr , par un retour fréquent sur eux-mêmes et par une attention soutenue , aux résultats de l'expérience. Ils ont , par un artifice de l'esprit , retardé le travail de la nature. Mais ce sont là des exceptions rares. Tout le reste est saisi par le refroidissement au moment où il n'a pu rien ajouter encore à l'héritage qu'il a reçu de ses pères. J'admets la vérité de

cette observation, que M. de la Mennais fait sonner si haut en faveur de son système : On a dit à l'enfant *crois* ; et il a cru. Et l'homme fait croit à son tour, uniquement parce que l'enfant a cru. En sorte que les principes, les opinions et les sentimens de la masse du genre humain, ces opinions qui forment la base des idées communes, ou ce que M. de la Mennais appellerait la raison générale ; ces opinions, partout admises avec une inébranlable confiance, sont un résultat de l'éducation, et sont transmises par elle à une foule de générations successives.

Mais n'oublions pas d'observer ici que ces effets de l'éducation sont aussi étendus, aussi incontestables, qu'il s'agisse des vérités les plus évidentes, ou des erreurs les plus-grossières ; des principes les plus bienfaisans ou des maximes les plus désastreuses. Le Carthaginois sacrifiait ses enfans à Saturne avec autant de zèle et de confiance que nous présentons les nôtres à Dieu pour en faire des membres de son Église et les élever dans la vertu. Cet exemple dispense de tout autre, parce qu'il nous montre la corruption complète du sentiment le plus fort, le plus invariable et le plus doux, opérée par l'éducation.

Ces effets de l'éducation ne doivent nulle part être plus sensibles que sur la classe des hommes condamnés dès leur enfance à des travaux constans et pénibles, qui absorbent tout leur temps, exigent toute leur attention, et rendent impossibles des observations délicates et des méditations suivies.

Cette classe forme les neuf dixièmes de la population dans les états les mieux policés, et monte très-haut dans l'échelle des rangs et de la fortune. C'est elle dont les opinions peuvent être appelées *les opinions générales et communes*; ces opinions, dont, suivant M. de la Mennais, on ne peut pas s'éloigner sans folie.

Ces effets de l'éducation étant bien connus, pour apprécier la justesse du principe de M. de la Mennais, il ne faut que se demander comment, dès l'origine, ont pu se former les opinions que l'éducation transmet avec tant de constance, et rend si long-temps prédominantes ?

Ces opinions populaires se forment dans l'enfance de la société, lorsque l'homme est ignorant, crédule, superstitieux; lorsque, sans expérience de la nature, il est disposé à chercher des causes surnaturelles à tout ce qui le frappe ou l'étonne; lorsqu'il n'a point assez de force d'intelligence pour grouper les effets, les rapporter à des lois générales, et s'élever ainsi jusqu'à la loi la plus générale de toutes, l'idée d'une première cause, unique et sage; lorsqu'il est disposé à recevoir toutes les opinions, toutes les erreurs que son imagination, ses craintes, les premières apparences des choses, ses propres passions ou celles des autres, les intérêts et la ruse des hommes plus adroits que lui, pourront imprimer dans son ame. Ces premières erreurs, une fois établies par l'une quelconque de ces causes, trouvent toujours des gens qui savent les tourner à leur profit, les développer, les embellir, les

répandre , en faire le noyau d'autres erreurs qu'ils inventent et qui viennent s'y rattacher, comme les corps étrangers flottant dans l'eau viennent se durcir autour d'une première masse que le hasard a formée. Dès-lors, il n'est plus étonnant que ces erreurs se propagent; qu'elles trouvent toujours un grand nombre d'hommes zélés pour les proclamer et pour les défendre; qu'elles dominent pendant des siècles sur de vastes pays et de nombreuses générations; et que les hommes, assez habiles pour les découvrir, assez courageux pour les attaquer, viennent se briser tristement contre la masse immobile des préjugés qu'ils dévoilent, des passions qu'ils blessent et des intérêts qu'ils menacent.

On peut donc en général regarder les opinions populaires, dans la plupart des pays, et aujourd'hui même, dans le nôtre, ces opinions populaires qui constituent exactement ce que M. de la Mennais veut bien appeler l'autorité du genre humain, on peut, dis-je, les regarder comme une masse de préjugés et d'erreurs, sur laquelle la raison particulière doit travailler sans cesse pour la briser, pour la disperser, et pour établir à sa place, à force de tâtonnemens et d'efforts, le trône éclatant et solide de la bien faisante vérité (11). — Sur quoi donc se fonder pour soutenir que l'opinion la plus générale est non-seulement la plus sûre, mais encore rigoureusement infallible ?

Distinguons entre l'autorité fondement de *croyance* et l'autorité fondement de *certitude*. Que l'autorité soit, pour un grand nombre, un fondement de

croissance , cela est trop évident pour être nié , et tout ce que nous venons de dire l'établit à défaut d'autres preuves. Mais qu'elle soit par cela même un fondement de *certitude* , cela est trop absurde pour être sérieusement soutenu. Les enfans *croient* par autorité. C'est ce qui leur arrive d'ordinaire , quoique souvent ils s'avisent aussi de raisonner. M. de la Mennais n'a pas manqué de s'en prévaloir. Mais ce qu'ils croient ainsi par autorité est-il toujours *certain* , toujours *vrai* ? Quelle conséquence ! L'autorité porte le faux comme le vrai ; les préjugés comme les principes justes , et l'on en trouverait mille exemples (12).

Ces raisonnemens sont pleinement confirmés par l'expérience , et l'expérience , dans un objet de cette nature , vaut mieux encore que tous les raisonnemens. Cicéron a dit avec justesse : *Il n'est rien de si absurde qui n'ait été soutenu par quelqu'un des philosophes*. Voilà pour la raison particulière. Mais il est aussi vrai de dire : *Il n'est rien de si absurde qui n'ait été cru par des nations entières , ou , mieux encore , par tout le genre humain*. Voilà pour la raison générale , telle que M. de la Mennais paraît l'entendre. Et les exemples pour appuyer ce dernier principe se présentent en si grand nombre , que l'embarras est de choisir (13).

Je termine ce chapitre par une observation que j'emprunte à M. de la Mennais , et qui seule suffit à ruiner son système. Il convient que les opinions du grand nombre ne sont d'aucun poids quand il s'agit de l'explication des phénomènes et en gé-

néral de tous les objets supérieurs à l'expérience journalière (p. 23). Mais est-il rien de plus supérieur à l'expérience journalière, que Dieu, ses perfections, l'immortalité de l'ame, l'origine du mal, la rédemption, la résurrection des corps, en un mot, toutes les idées qui constituent la religion et le Christianisme ? S'occuper de ces grands objets, n'est-ce pas vouloir expliquer les phénomènes les plus délicats que nous présente la nature ? N'est-ce pas chercher une cause et des lois bien plus mystérieuses que celles de la gravitation et du carré des distances ? Et le peuple, qui n'est pas recevable quand il s'agit de savoir si la terre tourne, devra-t-il juger en dernier ressort, juger avec *autorité*, quand il s'agira de résoudre les questions les plus transcendantes dont l'esprit humain puisse s'occuper (14) ? Il y a là trop de contradiction ; et ce n'est point avec de telles pauvretés, quoique magnifiquement habillées, qu'on pourra déposséder aujourd'hui l'homme de ses facultés, l'esprit humain de ses droits, et la raison de ses bienfaits (15).

Arrivé à ce point, et quoiqu'il me reste encore beaucoup à dire, je ne crains pas de soumettre au jugement des hommes éclairés et sages le principe et la conduite des protestans. Les protestans préfèrent la parole de Dieu exprimée dans l'Évangile et interprétée par le bon sens de chacun, aux décisions d'une autorité quelconque. Est-il naturel, en effet, est-il raisonnable, est-il sûr de sacrifier à un principe tel que l'autorité vient de se présenter à nous, ce que l'on regarde comme l'expression im-

médiate de la volonté divine ? Faut-il s'attacher à ces eaux dérivées, souvent corrompues et presque toujours croupissantes, quand on peut s'abreuver, sans intermédiaire, à la source pure, à la source vive et qui donne la vie ? La plus grande autorité est celle de Dieu. En cela nous sommes et serons toujours d'accord avec M. de la Mennais, et avec tout le monde, je pense. Il est curieux qu'il faille encore que cette autorité suprême soit contrôlée et sanctionnée par celle de l'homme, si misérable et si fragile.

CHAPITRE III.

La plus grande autorité n'est pas toujours la plus sûre.

Ce principe découle évidemment des observations précédentes. Les masses sont sujettes à se tromper comme les individus. Et si le temps, l'expérience et la réflexion ont pu corriger ces erreurs, affaiblir ces préjugés, dissiper cette ignorance, leur action a été si lente que, pendant une longue suite de siècles, prendre les opinions les plus générales pour la règle de sa croyance aurait été le plus sûr moyen de manquer la vérité.

Je ne discute point la question que M. de la Mennais suppose résolue, savoir, si le genre humain, dès son origine, a réuni tous les genres de perfection qui peuvent appartenir à l'espèce ; en particulier, s'il a reçu de son créateur des révélations

immédiates et suffisantes pour le conduire à la connaissance de Dieu et de sa propre destination , à la vertu et au bonheur. Je puis lui accorder ce fait , indiqué , quoique vaguement , dans les livres de Moïse. Le résultat n'en est point changé. Quoiqu'ait été l'homme à son origine , il est certain qu'à l'époque la plus reculée où nos documens historiques nous permettent de remonter , le genre humain était la proie des erreurs les plus grossières , des préjugés les plus ridicules. Ces erreurs et ces préjugés étaient admis avec autant de confiance que le sont aujourd'hui les vérités les mieux établies. Avaient-ils pour cela le même degré de certitude ?

Mais on esquivé cette difficulté en disant que , si l'autorité du genre humain , dans certaines périodes , a sanctionné de grandes erreurs , elle a du moins conservé intactes les grandes vérités qui sont la base de toute religion pure. — Oui , elle a toujours conservé deux grandes vérités : l'existence d'êtres supérieurs à l'homme , et celle d'une vie nouvelle après la dissolution du corps. Mais qui ne sait que l'influence de ces grandes vérités dépend uniquement des idées qu'on y attache , et , si je puis ainsi le dire , du corps dans lequel on les fait vivre ? Si ces êtres supérieurs à l'homme sont imparfaits , bornés , passionnés , corrompus , méchans , en un mot , s'ils ne sont pas Dieu , la religion dont ils seront les objets ne sera pas moins fatale à l'humanité que l'ignorance la plus complète , que l'athéisme le plus absolu. Si cette vie nouvelle à laquelle on

croit l'homme appelé est un tableau ridicule de sensualités et de débauches ; si elle se rattache à des idées morales erronées ou corrompues, elle ne sert qu'à sanctionner la corruption, à dégrader l'homme, à rendre chimérique tout perfectionnement de l'espèce. Chercher dans un tel état moral, quand il est universel, une autorité infaillible, c'est tout confondre, tout anéantir. C'est replonger le genre humain dans le plus effroyable chaos. C'est éteindre le flambeau salutaire à la lueur duquel il pouvait reconnaître enfin sa vraie position, ses vrais besoins, ses vrais intérêts, ses vraies espérances ; en un mot, la vérité et le bonheur.

Et ici, pour mieux sentir l'inconséquence de cette distinction subtile, sans laquelle pourtant le système tout entier n'aurait plus le sens commun, remarquons que, si l'autorité la plus grande est toujours la plus sûre, et si l'autorité du genre humain, la plus grande de toutes, est infaillible, cette autorité est indivisible. Elle est infaillible pour tout ou pour rien. Cette remarque n'est pas moins juste ici qu'à l'égard des pères de l'Église (16). S'il me faut choisir dans ce que le genre humain professe, je suis ma propre raison, mon sentiment intime, mes passions si l'on veut, et non l'autorité du genre humain. Or, au milieu des erreurs sans nombre dont, jusqu'à nos jours encore, le genre humain fut toujours la proie, quel est le *critérium* qui ait pu mettre la masse du peuple en état de distinguer les erreurs et les préjugés des vérités éternelles et bienfaisantes ? Ce *critérium* n'existe pas hors de

la raison , de l'expérience ou de la révélation. Dire que l'autorité du genre humain est infaillible , c'est donc sanctionner toutes les folies , les absurdités dogmatiques , les monstruosité morales , auxquelles le genre humain a cru , avec une inébranlable fermeté , pendant une longue suite de siècles.

Que l'on remarque bien où conduit l'admission de l'autorité du genre humain comme un signe infaillible de vérité. Le genre humain s'est perfectionné par la réflexion et l'expérience , ou , si cette phrase effarouche , ses opinions ont changé. Ce dernier fait ne saurait du moins être nié (17). La vérité absolue , la vérité à laquelle l'homme doit croire , à laquelle il est bon qu'il croie , a-t-elle changé dans le même temps ? Ce qui est faux aujourd'hui a donc été vrai dans d'autres époques ; et la vérité d'aujourd'hui pourra donc aussi devenir erreur pour notre postérité ! Quelle règle , bon Dieu , qui justifie successivement les systèmes les plus opposés , et fait de la vérité éternelle et immuable une affaire de chronologie !

Elle en fait encore une affaire de géographie. L'autorité du genre humain se subdivise. Chaque pays a ses opinions particulières , qui sont professées par la majorité de ses habitans , et dont les esprits supérieurs n'osent rire qu'en secret. Dans les principes de notre Abbé , ces opinions du grand nombre sont toujours les bonnes , et les esprits supérieurs , qui s'en moquent , sont des audacieux , qui secouent l'autorité générale à laquelle ils devraient se soumettre , qui veulent *vivre seuls* ,

écouter une raison qui ne peut les conduire qu'à des abîmes, violer *les conditions de leur existence*, et égarer ainsi leurs semblables en se perdant eux-mêmes. La masse qui juge comme on a jugé, qui pense comme on a pensé, et qui n'est point assez instruite pour savoir s'il existe d'autres masses avec des opinions opposées aux siennes, la masse fait bien de s'en tenir à ce qu'elle a reçu de ses pères. Elle fait bien dans sa position particulière, puisqu'elle ne saurait connaître d'autre autorité que celle de la partie du genre humain qui la touche. Elle fait le mieux possible, si par hasard la portion du genre humain qui pense comme elle se trouve être la plus nombreuse. Elle suit alors la plus grande autorité, l'autorité qui est infaillible. Mais, comme elle est hors d'état de comparer ces proportions et de compter l'espèce humaine, elle croit toujours être dans ce cas, parce qu'elle ne voit qu'elle-même. Les gens avec lesquels elle est, sont pour elle *tout le monde*. Avec ce principe, l'Indien a autant de raison de croire à Budhu (18), le Chinois de croire à Fo-hi, le Turc de croire à Mahomet, que M. de la Mennais de croire à la transsubstantiation. Je le défie de signaler une différence essentielle. Parmi les peuples chrétiens, j'observe d'aussi grandes différences, et j'ai à choisir entre des autorités également respectables quoiqu'opposées. La masse a toujours pour elle ce qui est pour elle l'autorité générale et commune, qu'elle suive le rite grec à Moscou, ou le rite luthérien à Gœttingue, ou le rite calviniste à Berlin, ou le rite anglican à Londres, ou le rite

catholique à Rome. La vérité change-t-elle comme ces villes (19) ?

Et voilà la seule base du vrai ? la seule règle d'une croyance légitime ? le seul appui de l'homme pour éviter le désordre et l'incertitude ! Voilà l'autorité à laquelle il faut se soumettre, sous peine d'être légitimement traité de fou ! Oui, fou comme Thalès, comme Pythagore, comme Socrate, comme Platon, comme Cicéron, comme Bacon, comme Luther, comme Copernic, comme Galilée, comme Newton, qui tous ont résisté à leur siècle, ont combattu des opinions enracinées et se sont trouvé pendant long-temps, seuls, absolument seuls, contre l'autorité du genre humain tout entier (20).

Je me lasse de ces argumens *ad hominem*, qui n'ont d'intérêt que par cette malheureuse tentative de rétablir, sur un ramas d'absurdités, un système qui tombe en ruines. Mes lecteurs doivent en être aussi fatigués que moi. Et pourtant, chose étonnante, quand on accorderait à M. de la Mennais ces conclusions insoutenables, il ne saurait y rien gagner. C'est le propre de l'erreur, quand elle veut s'appuyer sur la raison, d'aller de précipice en précipice et de ne pas trouver une seule place tenable. — Où sont les titres que vous produisez pour être reconnus la plus grande autorité ? Où est ce genre humain qui se lève en masse pour vous soutenir ? Où est cet accord unanime autour de vous et en vous-mêmes ? Vous êtes la plus grande autorité ! Mettez donc d'un côté les hommes qui pensent comme vous ; ce corps que vous regardez comme infaillible ; ces

assemblées auxquelles vous prétendez qu'il faut se soumettre, et à leur tête celui dont vous voudriez faire l'autorité elle-même visible et personnifiée. Mettez de l'autre les hommes qui ne veulent point leur livrer la raison pieds et poings liés ; tous ceux qui pensent par eux-mêmes, et qui veulent conserver le plus bel attribut de leur nature, la liberté de la pensée. Et que le genre humain décide de quel côté se trouvent vraiment la plus grande autorité, le témoignage le plus nombreux, le plus unanime, et surtout le moins intéressé ! Vous êtes la plus grande autorité ! Regardez donc autour de vous. Ouvrez enfin les yeux à l'évidence. Reconnaissez les élémens dont vous êtes entourés, et vous verrez ce que l'Europe voit, ce que vous êtes seuls à ne pas voir : C'est que votre autorité si vantée n'est aujourd'hui qu'une *autorité sans sujets*.

CHAPITRE IV.

Une autorité organisée est la moins sûre de toutes.

Nous pouvons donc, sans danger, accorder à M. de la Mennais tout ce qu'il voudra. Accordons-lui qu'il ne faut en croire ni à nos yeux, ni à nos oreilles, ni à notre mémoire, ni à notre raison, ni à l'évidence mathématique, ni à ce sentiment intime, qui est le fondement de toute certitude, et sans lequel on ne peut rien croire. Accordons-lui que notre existence même n'est pas certaine pour nous. Accordons-lui que l'autorité est le seul fon-

dement de la vérité. Accordons-lui que l'autorité du genre humain, étant la plus grande, est par cela même infaillible. Accordons-lui toutes ces propositions dont nous venons de démontrer la fausseté ; quel avantage pourra-t-il en faire sortir pour sa cause ? Il lui reste encore un pas à faire pour arriver à sa conclusion ; et ce pas est un abîme. Il lui reste à prouver que l'Église Romaine représente l'autorité du genre humain, et est infaillible comme elle. Quel chemin, bon Dieu ! et comment M. de la Mennais l'a-t-il parcouru ! Il a passé sur cette inextricable difficulté comme sur des charbons ardents. Je n'ai pas les mêmes raisons de la craindre. Quelque pénible que soit pour lui cette position, il permettra donc que je m'y arrête (21).

L'Église Romaine représente l'autorité du genre humain ! A qui ferez-vous croire un tel paradoxe ? Sur quelles raisons, même apparentes, vous fondez-vous pour l'établir ? Si l'autorité du genre humain est quelque chose, elle l'est comme *fait* ; parce qu'elle est l'autorité du genre humain ; parce qu'elle est l'expression de la raison universelle ; parce qu'elle est le résultat de toutes les expériences. Si l'Église Romaine représente l'autorité du genre humain, il faut qu'elle la représente aussi par le *fait* ; le *droit* ici n'est qu'une chimère. Il faut que, par le fait, elle soit l'expression de la raison universelle ; il faut qu'elle soit le résultat de toutes les expériences. En est-il ainsi ? je le demande à tout homme de bon sens, à M. de la Mennais lui-même. Loin de représenter l'autorité du genre humain,

elle ne représente pas même celle de la chrétienté ; car les deux tiers de la chrétienté la repoussent , et l'autre tiers n'est guère soumis.

Mais où réside donc cette autorité ? Daignez enfin vous en expliquer. Vous parlez toujours de cette autorité dont vous tâchez d'embellir le règne , et de relever l'importance. Où sont ses organes ? Est-ce un corps , une assemblée ? Le genre humain a-t-il des délégués auxquels il ait donné ses pleins pouvoirs ? Où sont-ils ? qui sont-ils ? Vous n'en dites rien. Pourquoi donc tant d'obscurité ? Pourquoi tant devague ? Pourquoi ces ténèbres infernales dont vous enveloppez sans cesse vos pensées les plus vulgaires ? Auriez-vous peur d'être abandonné si l'on vous comprend ? Pourquoi , parlant toujours d'une autorité qui a le droit d'exiger l'assentiment sous peine de mort , la désignez-vous si mal ? Où se trouve aujourd'hui cette autorité qui possède de si glorieux privilèges ? Ce n'est pas même une nation , ce n'est pas même une assemblée d'hommes ; c'est un homme , assisté de quelques individus qu'il s'adjoint pour des services dont la religion est rarement l'objet véritable ; un homme seul ; vous le savez ; ou plutôt vous le voulez , vous le prêchez , vous le criez dans les rues , quoique vous n'osiez point encore l'imprimer dans vos livres. Hors de là , dissidence , jalousie , reproches , confusion. Et voilà l'autorité du genre humain ! Voilà l'Église infallible ! Voilà à qui il faut croire aveuglément , à qui il faut livrer sa raison et sa conscience , sous peine d'être traité de

fou par M. de la Mennais ! — Mais ce droit est transmis à cette Église par l'autorité suprême qui fonda le Christianisme. Ah ! c'est un *droit* ; ce n'est donc pas un *fait*. Vous êtes donc autorité infailible , non point parce que vous représentez l'autorité du genre humain , mais parce que vous représentez celle de Jésus-Christ. A quoi bon consacrer un volume à établir l'autorité du genre humain , puisque au fonds ce n'est pas elle que vous représentez , elle qui vous a transmis ses pouvoirs ? Mais , si vous ne représentez point la raison universelle , si vous représentez seulement l'autorité de Jésus-Christ , les protestans sont-ils donc si insensés d'en croire immédiatement aux paroles de Jésus-Christ lui-même transmises par ses disciples inspirés ? Où sont vos titres , comme représentans de Jésus-Christ ? D'après vos propres principes , si vous n'êtes point l'autorité du genre humain , vous ne pouvez être infailibles que par un miracle. Mais , je le demande à toute la terre , ce miracle a-t-il été fait ? Les annales des siècles n'ont-elles pas enregistré vos ridicules erreurs et vos fatales méprises ? N'avez - vous étouffé la raison humaine ; corrompu les Saintes Écritures ; fait gémir l'humanité ? Torquemada ne reçut-il pas sa mission dans les mêmes lieux d'où vous attendez la seule vérité chrétienne ; et quand il eut égorgé vingt mille victimes , en vertu des instructions qu'il avait reçues , les foudres du Vatican ne furent-elles pas muettes ? Aujourd'hui-même , n'est-ce pas vous que l'on rencontre sur toutes les routes qui conduisent à la vérité , pour les obstruer

par votre crédit, ou les fermer par vos censures ? N'est-ce pas vous que l'on voit calomnier la raison, renfermer les Saintes Écritures, et falsifier l'histoire ? Que voulez-vous donc faire de l'homme ? Où voulez-vous donc le conduire ? Ah ! j'en crois plutôt l'expérience du monde entier, j'en crois plutôt mes oreilles et mes yeux, qui me disent que vous n'êtes point infailibles, que vous ne l'avez jamais été ; j'en crois plutôt l'esprit de tout l'Évangile, cet esprit de liberté, de lumière, de perfectionnement et de vérité ; cet esprit que je retrouve partout dans les paroles du Sauveur, et qui me pénètre malgré moi ; j'en crois plutôt à cette lumière qui jaillit sur moi de toutes parts, qu'à vos raisonnemens vagues, à quelques passages obscurs, auxquels vous avez imposé un sens que souvent ils repoussent, et que tout dément d'un voix irrésistible, dans la nature, dans l'homme, dans l'histoire, et dans l'Évangile. Jésus n'a pu vouloir dire tout ce que vous lui prêtez, parce que vous lui prêtez des erreurs qui frappent les yeux les moins exercés (22).

Entrons encore dans quelques détails.

L'autorité du genre humain ne saurait être représentée par une *autorité organisée* quelconque ; une autorité concentrée dans une assemblée temporaire, un corps permanent, ou même un individu. De toutes les autorités, celle-là est la plus incertaine et la plus faible, quand il s'agit de *vérité*, et non de *gouvernement*. L'autorité civile est bien une autorité constituée. Mais elle ne s'occupe que des intérêts, des choses matérielles et

existantes. Il est indispensable de lui obéir, parce que, sans elle, la société ne saurait subsister ni l'homme vivre tranquille. Cela ne prouve point que l'autorité civile ne puisse pas se tromper, ou que celle qui existe soit toujours la meilleure. Mais toute autorité qui s'occupe de *vérité*, de *doctrine* et non de *gouvernement*, ne mérite aucune confiance. Les hommes qui la composent ne sont que des individus, et n'ont d'autorité véritable que par leurs *raisons*. L'autorité civile peut bien dire : *on fera*, et être obéie. Mais l'autorité qui prétend régner sur l'intelligence, ne peut pas dire : *on croira*, et faire croire sans preuves, parce que chacun voit trop bien que ceux qui lui parlent sont aussi faillibles que lui. L'histoire est pleine des bévues des autorités organisées pour trouver ou pour soutenir ce qu'on croyait la *vérité*, sans compter même celles de l'autorité particulière que M. de la Mennais regarde encore aujourd'hui comme infaillible. Il n'est guère de grande découverte, d'utile vérité, qui n'ait trouvé dans les corps religieux ou scientifiques ses ennemis les plus obstinés.

Et rien ne doit moins nous surprendre; car

1.^o Une autorité constituée est toujours celle du petit nombre. D'après M. de la Mennais lui-même, l'autorité vraiment infaillible est celle du genre humain. Et, en effet, si un homme doit juger de la vérité, non point d'après sa conviction et sa conscience, mais d'après l'opinion d'autrui, il est bien clair qu'il n'aura jamais plus de chances de la rencontrer que lorsqu'il adoptera l'opinion la plus

généralement répandue. Mais qui vous dit que cette opinion sera celle des individus qui composent l'autorité constituée? Les circonstances les plus fugitives peuvent amener la chance contraire; en sorte que mille fois vous serez obligé d'abandonner le *sens commun*, l'*autorité générale*, qui sont infaillibles d'après vos principes, pour suivre le *sens privé* qui ne l'est pas.

2.^o Mais cette raison n'est pas encore la plus forte. Il en est un autre tellement péremptoire, qu'il n'y a rien à répliquer. Toute autorité organisée est un *corps*; et, par cela même, elle a une existence, des intérêts, des besoins, des passions, des amitiés, des rancunes indépendantes de la *vérité*. La vérité toute nue, opposée à de si grands objets, fait une bien pauvre figure et une résistance bien courte. Aussi la *vérité*, pour toute *autorité organisée*, ce sont ses intérêts, ses besoins, ses passions, en un mot tout ce qui est élément de son existence. Cette vérité-là se transmet de génération en génération avec une fidélité et une constance inaltérables. En vain l'esprit humain travaille, en vain il se perfectionne, en vain il invente, en vain il découvre, en vain il prouve; que dis-je, en vain Dieu lui-même parle, cette vérité-là demeure immuable; elle combat par sa force d'inertie l'introduction de la vérité *véritable* et la frappe de ses anathèmes. C'est l'histoire de tous les corps chargés d'autre chose que de gouverner. Je n'aurais pas besoin de chercher bien loin des exemples de résistance à des vérités palpables enseignées par la raison (23).

Le sacerdoce juif au temps de Jésus m'en fournirait un bien frappant de ce qu'on peut attendre d'une telle autorité, même lorsqu'il s'agit des enseignemens de Dieu même.

L'autorité de l'Église Romaine est une autorité *organisée*, renfermée dans quelques individus, et à laquelle s'appliquent, sans en rien rabattre, ces observations indubitables. Qu'elle réside dans des assemblées, qu'elle réside dans un seul chef supérieur à ces assemblées (chose sur laquelle on n'est pas même d'accord), elle est une autorité humaine, souvent faible, souvent passionnée, toujours faillible. De quelque manière qu'on l'envisage, il faut la faire consister dans quelques décisions rendues à la pluralité des voix, peut-être par une seule voix, après des intrigues dont la vérité n'était nullement le but, et non dans l'autorité du genre humain, ou dans celle de la chrétienté, qui n'ont point donné de telles missions. A ce titre, M. de la Mennais pourrait aussi regarder comme infaillibles les décisions rendues à la pluralité des voix, depuis la constituante jusqu'à la chambre des députés. Il y trouverait les mêmes garanties, les mêmes chances de vérité que dans les conciles, depuis celui de Nicée jusqu'à celui de Trente, ou dans les bulles, depuis les fausses décrétales jusqu'à celle qui interdit de lire la bible. — Et il n'y trouverait pas plus de contradictions (24).

CONCLUSION.

La progression du raisonnement employé par M. l'Abbé de la Mennais est la suivante :

L'autorité est le seul fondement légitime de la croyance.

La plus grande autorité est infaillible.

L'Église Romaine est la plus grande autorité.

Je crois avoir prouvé qu'il n'est pas un seul degré de cette progression singulière sur la solidité duquel on puisse compter.

M. de la Mennais , en élevant son système , a donc soufflé une vaste bulle de savon. Et lui , qui se soulève à la seule pensée des philosophes allemands , leur ressemble plus qu'il ne pense , dans ce qu'ils ont de mauvais.

Hâtons-nous de dire , avant de finir , ce que nous admettons , par rapport à l'autorité du genre humain. Nos lecteurs attentifs l'auront déjà pénétré , mais nous voulons que tous puissent l'entendre.

Toutes les facultés de l'homme tendent vers la vérité. Il en a l'amour dans son cœur et le besoin dans son ame. Néanmoins il est environné de plusieurs causes d'erreurs , et il porte en lui-même des passions qui souvent l'égarerent. On ne peut pas attendre d'un seul homme , d'une seule génération , d'un seul peuple , qu'il dissipe tous les préjugés de la barbarie , qu'il trouve toute la vérité. Mais les

chances qui manquent aux fractions, le genre humain les possède. Peu à peu les expériences s'accroissent, les faux raisonnemens s'oublient, les erreurs se dissipent, les vérités se découvrent et s'établissent. Nulle époque, nul peuple depuis la création n'a possédé la vérité pure et entière. C'est un travail qui se continue, qui se continuera long-temps, qui se continuera toujours. Le bon sens du genre humain le fera marcher d'une manière toujours plus sûre, à mesure qu'un plus grand nombre de bases larges auront été posées et irrévocablement établies. Pour lui, dont la durée est inconnue et les facultés toujours les mêmes, les chances de vérité sont donc immenses, et le perfectionnement certain. Mais en prenant pour autorité le genre humain d'une période quelconque, vous sanctionnez une multitude d'erreurs au milieu de quelques vérités. A plus forte raison, si vous ne prenez pas même l'autorité d'une génération mais celle de quelques hommes (25).

Ces observations, évidentes pour les sciences, s'appliquent également à la religion. Le genre humain a des chances de connaître toujours mieux le Créateur par ses ouvrages. L'étude et l'expérience peuvent aussi rendre plus claire et plus certaine l'intelligence de ses révélations immédiates. Mais prendre pour règle l'autorité d'une génération, d'une assemblée, d'un homme, c'est répudier l'autorité du genre humain, c'est déshériter l'avenir de ses chances de vérité; c'est perpétuer les erreurs qui se mêlent évidemment à la croyance

de tous les siècles passés , de toutes les corporations , de tous les individus , ou qui ont pu s'y mêler. Le temps , c'est-à-dire , les expériences , les méditations , les recherches accumulées peuvent seules les dissiper.

L'autorité du genre humain , envisagée comme le résultat du rapport des choses avec la raison humaine est donc pour moi d'un grand poids. Mais il faut que le genre humain soit en possession de la liberté religieuse et morale ; il faut qu'il possède , par la liberté , toutes les chances de trouver , de distinguer , de répandre la vérité. Dans toute autre circonstance , le genre humain se trompe plus aisément encore qu'un homme isolé.

Il y a du vrai , je le répète , dans les observations de M. de la Mennais sur les écarts de la raison humaine , sur les erreurs dans lesquelles tombent à chaque instant les individus. Mais il tire de ces observations (qu'il a de beaucoup outrées) des conclusions opposées à celles que justifient les prémisses. Nous en concluons , nous , que , pour avoir toutes les chances de vérité , il ne faut pas s'astreindre aux opinions d'une société , d'un corps , d'une assemblée , d'une église , d'une personne ; car alors on se ferme la voie à l'admission des vérités garanties par le temps et par l'expérience. M. de la Mennais conclut le contraire. Et il y était obligé , quelque opinion qu'il dût donner de sa logique.

J'ai démolé le principe de l'autorité , au moins

dans l'extension qu'on veut lui donner. M. de la Mennais a cru démolir le témoignage des sens, l'expérience, le sentiment, le raisonnement, l'évidence mathématique. Si nous avons raison tous les deux, il ne reste donc plus aucune source de connaissance, aucune marque distinctive de vérité. L'homme est à jamais incapable de rien savoir.... Ah ! sans doute, c'est bien ici qu'il est permis de s'écrier : *quel chaos !* — Mais ce chaos affreux, c'est vous qui l'avez produit pour en faire sortir un fantôme. Ce chaos n'existe point dans la nature, qui n'a point donné à l'homme des sens pour le repaître d'illusions, une raison pour le tromper, des sentimens pour le corrompre. Il y a, dans les sens bien dressés, dans la raison bien conduite, dans l'autorité du genre humain bien appréciée, une source de certitude, une source de vérité. Il y a surtout, dans l'Évangile interprété par une ame simple et droite, une source admirable de hautes instructions, d'une excellente et douce philosophie, d'une vérité pénétrante et sûre, qui heureusement ne dépend d'aucune autorité terrestre. Avec ces ressources, l'humanité peut jeter dans l'avenir un regard plein d'espérance ; et elle fera bien de ne pas se les laisser enlever par ceux qui veulent la rendre heureuse sans doute, mais à leur manière. — Je laisse à d'autres le soin d'apprécier les rapports des doctrines que je viens de combattre avec les progrès de la liberté civile renfermée dans ses justes limites et avec le perfectionnement des institutions sociales. Ce n'est là la partie ni de

ce journal ni la mienne. Et il serait hasardé, quoique facile, de juger la vraie tendance de ces doctrines par ce qu'appellent de tous leurs vœux les hommes qui nous les prêchent avec tant de persévérance.

Je ne sais si les hommes sages parmi les catholiques sauront bon gré à M. de la Mennais de cette nouvelle production. Serait-il donc vrai que le catholicisme ne repose pas sur de plus solides fondemens et n'a pas un autre esprit ? Alors, sans doute, son état serait désespéré ; car, comment soutenir encore un pareil système, qui porte la contradiction dans sa base, et foule tout aux pieds, jusqu'à l'Évangile ? Mais, qui peut ignorer encore qu'il existe aujourd'hui deux catholicismes, dont l'un diffère de l'autre beaucoup plus assurément que la religion anglicane ne diffère du plus modéré ? Peut-être n'est-ce que l'un des deux catholicismes modernes, qui repose sur des bases aussi ruineuses. J'en connais un autre plus libéral, qui a des vues plus larges ; qui ne voit dans le gouvernement ecclésiastique qu'un moyen de discipline ; dans ce qu'on appelle l'*Eglise*, qu'un gardien des traditions antiques ; qui résiste avec courage aux empiètemens d'une cour astucieuse, qu'il regarde comme sans autorité dans ce qui concerne la foi. Celui-là, je dois le dire, me paraît avoir pris une position bien meilleure, bien plus facile à défendre, quoique faible sur plusieurs points, et bien moins opposée aux progrès de la liberté religieuse, de la liberté

civile , de la raison , des sciences , de la piété et de la vertu. Pour moi, j'avoue que le terrain de la tradition et de la discipline me semblait bien plus tenable que ce terrain fangeux d'une autorité vague , que l'on ne sait où trouver , qui porte les fruits les plus opposés , et où l'on bâtit enfin , par un tour d'adresse , le palais de la Cour de Rome.

Des causes graves , mais personnelles , ont retardé jusqu'à ce jour la publication de ces remarques. Aujourd'hui , je suis presque tenté de les supprimer. Le nouveau volume de M. de la Mennais est tombé à plat , et ses amis les plus chauds n'ont pas osé le défendre. Ils ont senti que M. de la Mennais , pour écraser ses adversaires , avait fait sauter le sol sur lequel il était campé lui-même. Attaqué par le Journal des Débats , abandonné par la Quotidienne , loué par le Drapeau Blanc , l'Ami du Roi et la Ruche d'Aquitaine , que fallait-il de plus pour rendre sa chute complète ?

 NOTES.

(1) P. 5—7. C'est là l'esprit de tout le livre, et M. de la Mennais revient sans cesse sur cette idée. Le passage suivant est encore plus clair : « Plongé dans une vaste ignorance, dont il ne sort que par la foi, l'homme a des sensations, des pensées; et il n'est certain ni de ses sensations, ni de ses pensées; l'homme existe; et il n'est pas certain de son être. (p. 79.) » Il paraît que M. de la Mennais ne saura point s'il existe, à moins que le genre humain ne se lève pour le lui dire.

M. de la Mennais s'obstine à confondre la vérité avec l'existence, et l'existence avec Dieu. De là des phrases comme celle-ci, qui remplissent ce livre mystérieux : « Otez Dieu de l'univers, et l'univers n'est plus qu'une grande illusion, un songe immense, et comme une vague manifestation d'un doute infini. »

Encore un ou deux passages du même genre : « Aucun être créé, s'il ne commençait par dire *je crois*, ne pourrait jamais dire *je suis* (p. 91). » Dites le contraire et vous aurez raison : Aucun être créé, s'il ne commençait par dire *je suis*, ne pourrait jamais dire *je crois*.

« Or, croire n'est autre chose que déférer à un témoignage ou obéir à une autorité (p. 192.). » Quand on pose de tels principes, il n'est pas étonnant qu'on aille loin. Alors on dit que le principe de certitude et le principe de vie sont une même chose (*Ibid.*). Alors on dit que la parole est le principe de notre être intellectuel; que c'est par la parole que nous sommes; que c'est par le témoignage que nous sommes; et l'on appelle en garantie ces mots d'un apôtre à Jésus-Christ : ta parole

est la vérité (p. 195). Avec une telle métaphysique et une telle exégèse, que ne prouverait-on pas ?

D'autres passages ne sont pas moins curieux. A la page 195, M. de la Mennais assure que l'homme, quand il n'est pas corrompu, suit naturellement la loi de l'autorité, qui est pour lui la loi de la vie, la loi sans exception ; ce qui ne l'empêche pas de dire, dès la page suivante, que l'homme, « porté *naturellement* à ne reconnaître aucun maître, cherche en lui-même la loi de vérité, la loi d'ordre, dont il a puisé la notion dans la société. » Je laisse au lecteur le soin d'accorder tout cela.

(2) Au lieu de les citer, M. de la Mennais a mieux aimé citer à chaque page Bayle, Montagne, Helvétius, etc. Il leur emprunte leurs idées. Pourquoi n'empruntait-il pas aux autres leur réponse ? J'ai cité Reid et Beattie. Le traité du premier intitulé : *Essays on human Mind* ; et celui du second : *Essays on the nature and immutability of Truth*, peuvent suffire pour dissiper ces vains systèmes de scepticisme, qui placent l'homme dans un rêve péniible, où rien ne conserve son corps et sa forme ; ces systèmes qui dessèchent l'esprit et dont on ne s'attendait pas à voir le dogmatique Abbé de la Mennais se proclamer le défenseur. D'après son livre, au fond, c'est parce qu'il ne croit à rien, qu'il croit à tout.

(3) Les protestans se défient autant que les catholiques de cette raison ambitieuse qui, s'élevant au-dessus des choses ordinaires, et partant de principes qui peuvent être contestés, arrive à des conclusions souvent contradictoires, et afflige l'ami de l'humanité par le spectacle de ses erreurs et de ses chutes. Ils tirent de cette considération une preuve de la nécessité d'une révélation divine, et non de la nécessité de tout soumettre à la raison humaine sous le nom de raison générale. Ils soumettent pleinement à l'Évangile, dans ce qui est de son ressort, tous les résultats d'une argumentation délicate. Mais le bon sens est une autre affaire ; cette faculté, qui s'attache aux choses com-

munes et les juge par des principes simples, est ordinairement très-sûre ; et les hommes qui se défont le plus des subtilités de l'argumentation sont inébranlables dans leur confiance en ce qu'enseigne le bon sens. Tant que le Christianisme n'aura de démêlés qu'avec cette raison ambitieuse et transcendante, il courra peu de dangers. Mais si jamais on parvenait à le brouiller avec le bon sens, c'est alors qu'il faudrait commencer à craindre pour lui.

La différence capitale qui se trouve ici entre le catholique et le protestant, c'est que l'un veut corriger les divagations de la raison spéculative par l'Évangile, qui plane au-dessus des choses humaines et de la raison, tandis que l'autre veut les corriger par l'autorité, qui n'est que la raison humaine elle-même, accompagnée des intérêts qui la compriment et des passions qui l'égarerent.

(4) Pour dénigrer la raison, M. de la Mennais fait un tableau effrayant des erreurs, des superstitions, des crimes et des infamies, dans lesquelles étaient plongés les peuples anciens. Puis il s'écrie : Que faisait la raison pendant ce temps (p. 157.) ? Je demande à mon tour : Que faisait l'autorité ? Elle sanctionnait pleinement ces erreurs et ces infamies, et les défendait par des bûchers ou par la ciguë, tandis que la raison commençait à les miner, pour finir par les détruire.

(5) M. de la Mennais en convient. Je reviens plus bas sur cette idée.

(6) Voyez surtout p. 90 — 92.

(7) Est-il nécessaire d'avertir que je ne présente point ici mon opinion, mais une explication plausible, mille fois donnée, et qui suffit pour ôter une grande partie de sa force à l'argument d'autorité en faveur de l'existence de Dieu ?

(8) M. de la Mennais, dans une note, donne bien un aperçu des autres preuves ; mais c'est après avoir affirmé

que la raison ne saurait rien prouver. Quel cas peut-il donc faire lui-même des preuves qu'il développe ?

Du reste, il paraît que, quand il est entraîné par sa plume, M. de la Mennais oublie aisément ses principes. Car, (p. 100) dans une fort belle page, il déduit les argumens, fournis par la raison, qui militent en faveur de l'immortalité de l'âme, et il trouve absurdes les hommes qui, après de tels argumens, doutent encor de cette grande vérité. S'il est conséquent à ses principes, c'est lui qui doute encor, après tous les argumens qu'il a présentés.

(9) Le morceau suivant peut être considéré comme contenant les grandes bases du système de notre Abbé, et un nouvel échantillon de son style : (p. 80) « La vie, c'est la vérité, c'est Dieu ; et il n'est pas plus possible de concevoir une intelligence sans vérité, qu'une intelligence non pensante, puisqu'on ne pense qu'à ce qui est ou ce qui peut être. (Ainsi, même quand elle se trompe, notre intelligence est dans la vérité, puisqu'elle ne peut être conçue autrement. Il suffit qu'elle pense à ce qui est, ou ce qui peut être). Pour les créatures intelligentes, vivre, c'est donc participer à l'être de Dieu ou à sa vérité ; et elles reçoivent ensemble la vérité et l'être, puisque l'être et la vérité ne sont qu'une même chose (on n'avait point songé jusqu'ici à cette singulière preuve de la réalité des idées innées), et si elles pouvaient se donner la vérité, elles se donneraient l'être. Purement passives lorsque la parole les féconde au sein du néant, lorsqu'elle verse en elles leurs premières pensées ou les vérités premières, elles ne peuvent ni les inventer, ni les juger, ni refuser de les recevoir, parce que la vie, à son origine, est indépendante de la volonté, et qu'il ne saurait même y avoir de volonté là où il n'y a pas encore de vie. (Voici maintenant que la vie précède la vérité. Il y a donc une vie sans vérité, et par conséquent la vérité n'est pas la vie.)

» Il existe donc nécessairement pour toutes les intelligences un ordre de vérités ou de connaissances primitivement révélées, c'est-à-dire, reçues originellement de Dieu, comme

les conditions de la vie , ou plutôt comme la vie même ; et ces vérités de foi sont le fonds immuable de tous les esprits , le lien de leur société , et la raison de leur existence.

» De même que la vérité est la vie, *l'autorité ou la raison générale manifestée par la raison ou par la parole* est le moyen nécessaire pour parvenir à la connaissance de la vérité , ou la vie de l'intelligence ; *et l'homme ne vit pas seulement de pain , mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* ; donc , de sa vérité , qu'il lui communique en se rendant réellement présent à son esprit et le nourrissant de sa substance , don prodigieux , véritable sacrifice d'amour , accompli aussi par la parole , et dans lequel nous découvrons l'origine , la base , l'indispensable condition de toute société ; et Dieu , en effet , n'a pu parler à l'homme sans entrer en société avec lui , sans lui révéler son être ; car le langage même n'est que l'expression générale de l'être , ou de l'Être universel ; et l'on ne saurait parler sans nommer Dieu , puisqu'on ne saurait parler sans prononcer ou sans concevoir le mot *est* ; et ce mot merveilleux , le Verbe , raison du langage comme le Verbe substantiel est la raison de l'Être infini , est dans le discours ce que Dieu même est dans l'univers , le fonds dont tout émane , le lien qui unit tout , la lumière , la vie , et l'expression propre de la certitude , puisqu'il n'y a même pas d'autre affirmation.

» Ainsi l'homme n'a pu exister comme être intelligent , n'a pu parler sans connaître Dieu , et ne l'a pu connaître que par la parole. Donc , il est impossible que la parole soit une invention de l'homme. »

Voilà donc d'après quels argumens on veut que l'homme renonce à tout pour ne plus rien croire que sur l'autorité ! Il faut commencer par confondre la vérité , la vie , Dieu , par l'abus le plus étrange des mots ; il faut ensuite avancer qu'une intelligence ne peut pas errer sans mourir ; il faut ajouter qu'une intelligence ne peut pas se donner la vérité , prenant ainsi ridiculement la vérité pour les facultés par lesquelles nous parvenons à la connaître. Il faut confondre Dieu avec l'existence , et par conséquent avec son ouvrage

qui existe , ressuscitant ainsi le spinosisme ; pour surcroît de précaution , il faut insinuer que la parole ou le Verbe est la raison de l'Être infini , allant ainsi beaucoup plus loin que les trinitaires ou plutôt les trithéistes les plus prononcés. Il faut conclure de toutes ces énigmes que la parole ou l'autorité est la seule route par laquelle Dieu et l'homme puissent arriver à la vérité. — Et quand on aura fait ce beau travail , quand on l'aura revêtu d'un style bien tranchant et bien enflé , on se glorifiera hautement d'avoir confondu la raison humaine. Fier de posséder la clef d'un langage aussi sublime , on repoussera les objections de ceux qui ne peuvent s'élever jusqu'à ces nébuleuses hauteurs , par cette phrase modeste : « Des objections ! Les insensés ! A nous seuls appartient la parole , parce que nous possédons la foi ; à eux le silence , sous les ruines de leur intelligence écroulée (p. 78.). »

(10) J'écrivais ceci à la première lecture de l'ouvrage. Je ne me suis pas trompé. Le concert de censures a été unanime. Voyez la Quotidienne du 15 août. Voyez surtout le Journal des Débats du 8 août, article signé A. Il est difficile de faire mieux contre M. de la Mennais. Voici le fonds de cet article , dans lequel on remarquera sans doute une grande conformité avec quelques idées traitées dans ce premier chapitre. Il était impossible de ne pas se rencontrer.

» M. l'Abbé de la Mennais ne reconnaît qu'une seule règle, un seul motif certain de juger et de croire; c'est l'autorité. Sans l'autorité vous ne pouvez rien connaître , rien affirmer ; en vain le sens intime vous dira que vous existez , que vous sentez , vous n'en pouvez pas être sûr si l'autorité ne vous a confirmé dans le *soupçon* que vous en avez déjà. Cet axiôme de la philosophie pourtant assez religieuse de Descartes , *je pense , donc je suis* , n'a aucune certitude , et nous demeurons dans l'impuissance de nous démontrer à nous-mêmes. L'évidence n'a pas plus de crédit aux yeux de M. l'Abbé de la Mennais que le sens intime. *L'homme* , dit-il , *ne peut par lui-même s'assurer d'aucune vérité* ; il lui faut toujours l'autorité universelle ou du moins générale ,

pour qu'il puisse raisonnablement croire quelque chose. En lisant ceci, je pensais du moins que M. l'Abbé de la Mennais oubliait d'excepter quelques vérités mathématiques et géométriques, qui doivent paraître vraies à tout mathématicien, indépendamment de l'autorité des autres; mais il nous avertit plus loin qu'il ne les oublie point, qu'il ne les excepte point. Ainsi, il faut le témoignage des hommes et leur autorité pour croire à ce vers de Boileau :

Cinq et quatre font neuf; ôtez deux, reste sept.

» Assurément l'autorité des hommes est un des plus grands fondemens de notre certitude; personne n'en est plus persuadé que moi. Mais quel avantage peut-il y avoir à détruire les autres? Serez-vous mieux à l'abri des attaques de vos ennemis, derrière un seul retranchement, que lorsque vous en aviez trois ou quatre à leur opposer?

» Mais, vous-même, ne fournissez-vous pas des armes contre cette règle unique que vous voulez me prescrire? Vous prétendez, en effet, que je me rende à l'autorité des hommes; mais d'abord, vous demanderai-je, y a-t-il des hommes? Vous ne voulez pas que je croie à ma propre existence; vous m'assurez que mes sens, même dans leurs rapports constants et uniformes, et entourés de toutes les conditions qui leur sont prescrites pour motiver nos jugemens, peuvent me tromper; mais n'est-ce pas par mes sens que je connais l'existence des hommes? Comment pourrais-je en être plus sûr que de ma propre existence? Vous voulez que je croie à leur autorité; mais n'est-ce pas par le rapport de mes sens que cette autorité m'est connue? Ne m'est-elle pas transmise par mes yeux, par mes oreilles? Comment donc y croirai-je, puisqu'elle ne vient jusqu'à moi que par des rapports qui peuvent être infidèles? Mais, vous-même, la respectez-vous cette autorité? J'aurais lieu d'en douter, lorsque je vous vois, contre le consentement et l'accord unanime des philosophes et des peuples, contre la *raison générale* et l'*autorité universelle*, mépriser les profondes convictions que portent dans nos âmes les irrésistibles impressions du sens intime, les vives lumières

de l'évidence, et cet invincible assentiment que nous donnons aux relations constantes et uniformes de nos sens.

» Qu'y a-t-il en effet de mieux établi parmi les hommes que la certitude des jugemens portés d'après ces trois puissans motifs de juger et de croire ? Mais, dira M. de la Mennais, c'est justement ce consentement des hommes et cet accord général qui revêtent de quelque autorité, et le sens intime, et l'évidence, et le rapport des sens ; c'est de cette règle unique et souveraine qu'ils tirent leur force empruntée et secondaire. Dépourvus de cet appui, ils ne sont rien par eux-mêmes qu'une source d'illusions. Non, ce n'est point ainsi qu'on l'entend. Chacune de ces règles est indépendante des autres, et exerce, sans le concours des autres, un empire absolu sur les idées, les pensées et les jugemens qui sont dans ses attributions et dans son ressort. Je puis être sûr de mon existence sur la foi du sens intime, sans prendre là-dessus l'avis de mon voisin, ou m'informer de ce qu'en pensent les autres. J'affirmerai que le tout est plus grand que la partie, sans consulter l'Académie des Sciences ; de même que je crois, sur la foi et l'autorité des hommes, que Pékin existe, quoique je ne l'aie point vu et que, ni le sens intime, ni le rapport des sens, ne m'affirment rien à cet égard. Chacun de ces juges prononce en maître indépendant sur tout ce qui est de son domaine. Voilà la doctrine générale ; voilà ce que proclament l'autorité des hommes et la raison universelle ; et M. l'Abbé de la Mennais, qui a prétendu élever cette autorité sur la ruine de tous les autres fondemens de la certitude, lui est ici très-formellement opposé. »

Par compensation, M. A. (on dit que c'est M. l'Abbé Féletz) déclare à M. de la Mennais que sa préface m'a terrassé, ne fût-ce que d'après mes propres aveux. Je n'ai qu'un mot à dire à M. Féletz : A-t-il lu mes *Observations* ?

(11) Ceci n'est point en contradiction avec ce que nous avons dit ci-dessus, p. 10 - 11. Le fonds primitif des opinions générales peut être une masse de préjugés que la raison individuelle, aidée de l'expérience, doit chercher à briser. Elle y a travaillé, elle y travaille encore, elle y travaillera

toujours. Mais, sur cette masse, elle a élevé et elle élèvera souvent des édifices de vérité, qui, peu à peu, attireront tous les regards et deviendront le domaine du genre humain. Sans parler des opinions les plus simples qui sont en général vraies par leur extrême simplicité, il y a donc toujours deux élémens dans les croyances communes. Le fonds de préjugés, et les vérités mises en circulation. L'un augmente, l'autre diminue. Mais, comme ils sont toujours confondus, l'on sent que les opinions communes sont la plus incertaine et la plus mauvaise de toutes les règles de croyance.

(12) M. de la Mennais veut retorquer contre nous, et assure que chez nous-mêmes les trois quarts croient par obéissance à l'autorité. Je le pense comme lui. Mais qu'est-ce que cela prouve en sa faveur? Quand il n'y aurait pas d'autre moyen que l'autorité pour donner à une croyance quelconque un certain nombre de disciples, cela prouverait-il que toutes les croyances établies par l'autorité soient véritables et qu'il soit défendu à la raison particulière d'en scruter les fondemens?

(13) « La diversité des religions, dit M. de la Mennais, prouve donc que le sentiment n'est pas le moyen général établi de Dieu pour nous faire discerner la véritable religion (p. 140). » Oui sans doute, et qui prétend le contraire, quand on a la raison, le témoignage, et surtout l'Écriture Sainte, ou la révélation immédiate de Dieu-même? Mais cette diversité prouve bien plus évidemment encore, ou que l'autorité n'est pas elle-même ce moyen unique, ou qu'elle n'est pas un moyen infaillible. Tous les développemens que M. de la Mennais ajoute à sa thèse, prouvent encore mieux la mienne.

(14) M. de la Mennais me dira: C'est pourtant ce peuple que vous voulez laisser juge de la croyance religieuse, puisque vous lui accordez le droit de déterminer lui-même sa foi. Je me contente de répondre: C'est ce peuple que je

ne veux pas laisser juge de la mienne. J'aime mieux la prendre dans l'Évangile. Et tout homme sensé doit en faire autant que moi.

(15) Après tout, il paraît donc que M. de la Mennais n'accorde à son autorité que le droit de constater les phénomènes sans prétendre à les expliquer. La concession est remarquable. J'en prends acte ; et je suis surpris qu'après l'avoir faite M. de la Mennais n'ait pas brûlé son livre. Selon lui, l'autorité du genre humain n'est pas compétente dans la chose même où il désire le plus l'appliquer. Qu'il soit conséquent à ce principe, autant qu'il l'a été peu jusqu'ici ; qu'il n'accorde à l'autorité que le droit de constater les phénomènes, sans chercher à les expliquer, de dire que les prés sont verts, que le ciel est bleu, que le pain nourrit, que le soleil se lève le matin, se couche le soir, et rien de plus ; nous serons d'accord avec lui, même quand il déclarera cette autorité infaillible.

Mais, si l'autorité n'est que cela, j'avoue que je ne sais comment expliquer les effets surprenans que M. de la Mennais lui attribue : « Rétablissez l'autorité, l'ordre entier renaît ; la vérité se replace sur sa base immuable ; l'anarchie des opinions cesse, l'homme entend l'homme, les intelligences, unies par une même foi, viennent se ranger autour de leur centre qui est Dieu, et se ranimer à la source de la lumière et de la vie (Préf. p. LXXI.). »

J'ose prier M. de la Mennais de vouloir bien préciser ses idées en faveur de ceux qui veulent des choses et non des mots. Ce paragraphe, la base de son livre, en a grand besoin. De quelle autorité veut-il parler ? Est-ce de l'autorité civile, telle qu'elle est exercée à Constantinople et à Maroc ? Est-ce de l'autorité ecclésiastique, telle qu'on l'entendait à Madrid, à Lisbonne, à Goa, à Rome même, dans ces cachots infects où l'on purifiait la foi des peuples ? Qu'il y prenne garde, ses principes le conduisent là. Mais cette autorité, qui tous les jours nous apprend qu'elle n'a rien perdu de ses prétentions, n'est-elle pas plutôt, pour me servir du style de M. de la Mennais, une source de ténèbres et de mort ?

(16) Quand vous faites cette distinction délicate entre les dogmes vrais garantis par l'autorité du genre humain et les erreurs répandues que vous dites n'être point garanties par cette autorité (p. 123), vous êtes bien plus dirigé par les idées que vous avez puisées dans le Christianisme, que par quelque différence qui se trouve entre ces opinions considérées uniquement sous le rapport de la persuasion générale des peuples. Si vous étiez livré à vous-même, vous adopteriez tout également, parce que vous verriez tout également adopté; et vous auriez raison, tant que vous n'auriez point d'autre règle.

(17) La raison générale se corrige sans cesse et approche toujours plus de la vérité; c'est vrai; c'est admis par les protestans comme le fondement de leurs espérances pour l'avenir. C'est même un de leurs motifs en se séparant. Je l'ai déjà dit, et je ne crains point de le répéter. Mais, quand M. de la Mennais va jusqu'à prétendre que le témoignage général ne saurait errer et qu'il faut être fou pour se refuser à y croire, il outre le principe, il en tire de fausses conséquences, et il tombe dans de grandes absurdités. Pendant tout le moyen âge, l'on a cru aux sorciers et au jugement de Dieu: ces choses en étaient-elles plus dignes de foi, et celui qui dès-lors aurait exprimé quelques doutes, seul au milieu de son siècle, aurait-il fait preuve de folie?

(18) Une remarque de M. Ward trouve bien sa place ici. « Les doctrines du Veda sont reconnues dans toute l'Inde. La religion de Boodh (incarnation d'une divinité Indienne) domine dans l'empire Birman, à Siam, à Ceylan, etc. Le Lamaïsme, répandu dans toute la Tartarie, peut être aussi rapporté à une source Indienne. Et si, comme on le conjecture, le Foh des Chinois n'est que le Boodh des Indiens, il en résulte que plus de la moitié de la population du monde entier demeure sous l'influence de la superstition enseignée dans les Vedas. » — Dans les principes de notre Abbé, M. Ward est bien hardi d'appeler

cela *superstition*. Il pourrait bien se faire que ce fût là le seul asile de la vérité, puisque c'est le centre on se réunit le témoignage le plus nombreux, l'autorité la plus grande.

(19) Dans les argumentations, même les plus fausses, il y a des veines que l'on suit assez bien, quand on a fait passer certains principes. Mais il se trouve aussi des passages difficiles, que l'on ne peut franchir sans une adresse extrême. M. de la Mennais en rencontre à chaque pas sur son chemin. En voici un exemple sur mille :

M. de la Mennais veut prouver qu'il n'y a qu'une seule religion bonne; que sans elle l'homme est perdu; et que cette religion est celle qui se fonde sur l'autorité générale. Il dit : « Ce n'est ni votre raison ni la mienne qui doit décider ces grandes questions, mais la raison générale. Reconnaissez son autorité, ou abjurez votre propre raison, car elle n'a pas d'autre fondement (toujours le même système). Ne dites point, je ne comprends pas : il suffit que tous les peuples aient compris, il suffit qu'ils aient cru. Ne dites point, cela repugne à mon jugement : qu'est-ce que votre jugement, et quel droit avez-vous de l'alléguer ? etc. » Cela posé, M. de la Mennais invoque le témoignage du genre humain en ces termes : « Or, quel est le peuple qui n'ait pas cru à l'existence d'une vraie religion; qui n'ait pas repoussé comme fausses toutes les religions contraires à la sienne, et regardé comme un crime la violation des devoirs qu'elle impose ? etc. » (p. 116). Peut-on pousser plus loin l'absurdité? Tous les peuples ont cru vraie leur religion, quoiqu'elle ne fût qu'un tissu de faussetés et de folies; ces religions opposées ont été admises avec la même confiance et souvent défendues avec la même cruauté; ces religions ont été plus de mille; donc, le témoignage du genre humain prouve qu'il n'y a qu'une bonne religion. La tournure de la phrase indique aussi une velléité à regarder comme un *crime*, et par conséquent à traiter comme tel la conduite de ceux qui rejettent cette seule bonne religion. Les deux conclusions ont le même fondement. Mais, dans une chose aussi grave je ne veux point user d'induction.

Cet endroit singulier n'est pas le seul où la même idée se reproduise. A la page 124 — 125 M. de la Mennais dit encore : « Tous les peuples ont eu une religion qu'ils croyaient vraie : donc, tous les peuples ont cru qu'on pouvait connaître la vraie religion. » Mais tous ces peuples se sont trompés sur la vraie religion, ce qui n'empêche pas M. de la Mennais de conclure, avec une logique toute nouvelle, qu'on peut en effet reconnaître la vraie religion. Je ne dispute pas le principe, mais la voie par laquelle M. de la Mennais veut l'établir. Si l'on compare ces erreurs fondamentales, dans lesquelles tous les peuples sont tombés, avec ce que je lis dans un autre endroit du livre, on pourra conclure avec plus de justice que « l'Être infini a véritablement fait sur lui-même un effroyable essai de suicide. »

M. de la Mennais résout l'objection à se manière : « Et qu'on n'objecte pas la multitude des cultes divers. (le mot *culte* est adroit : comme si toutes les différences se bornaient au culte !) Cela prouve seulement qu'en religion, comme en tout le reste, l'erreur peut se mêler à la vérité (même dans les opinions du monde entier) ; cela prouve l'ignorance et les passions de l'homme, la faiblesse de son esprit, lorsqu'il substitue ses propres pensées aux traditions antiques ; (nous voici aux *traditions antiques*. Qu'on m'apprenne à distinguer, parmi les traditions également respectées de tous les peuples anciens, celles qui sont vraiment antiques et celles qui ne le sont pas ; surtout qu'on me donne pour les distinguer des marques qui aient été frappantes pour ces peuples eux-mêmes.) cela prouve, enfin, la nécessité d'un examen sérieux, et rien de plus. » — Nous n'en demandons pas davantage.

Du reste, ce n'est que pour donner une idée des raisonnemens de M. de la Mennais que je relève tout ce morceau. Autrement je n'y attache aucune importance.

En poussant à l'extrême ce principe qu'il n'y a qu'une seule bonne religion hors de laquelle il est impossible d'être sauvé (p. 103), M. de la Mennais prouve trop et par conséquent il prouve mal. En général tous ceux qui ont raisonné de cette manière n'ont vu que l'immuabilité de la

nature divine; et ils n'ont pas senti que la mutabilité, la diversité de la nature humaine rendait beaucoup de choses changeantes comme elle, même dans ses rapports avec Dieu. Autrement il faudrait dire que nos moindres mouvemens, nos moindres pensées, et jusqu'à la couleur de nos habits sont essentiels, et que, dans ces minuties même, il n'y a qu'une seule détermination qui puisse nous sauver.

(20) J'ai cru superflu de réfuter l'endroit où M. de la Mennais dit que dans les pays protestans il y a plus de fous qu'ailleurs. Il n'y a eu qu'un cri, sur cette accusation ridicule.

(21) A l'endroit même où M. de la Mennais parcourt, à force de sophismes, cette route bordée de précipices, il ne dit point où il veut en venir. Je suis obligé de prendre le mot de cette énigme dans la préface. M. de la Mennais dit bien, p. LXXXIV, que l'autorité dont il veut parler est celle *du genre humain, manifestée par le témoignage ou par la parole*. Mais, comme il ne pouvait pas tirer un grand parti de cette idée, il l'explique, un peu plus bas, d'une manière qui en change entièrement la nature. Le *Christianisme*, avant Jésus-Christ, était la *raison générale manifestée par le témoignage du genre humain*. Le *Christianisme*, depuis Jésus-Christ, est la *raison générale, manifestée par le témoignage de l'église*. On sait ce que signifie pour lui ce mot *l'église*.

Voilà donc le but que l'on n'indique qu'à travers un nuage. Voyons la route par laquelle on y arrive; M. de la Mennais a infiniment abrégé cette partie de son livre, où, enfin, il en était à son fait. En revanche, c'est peut-être celle qui ressemble le plus à un raisonnement.

Voici comment M. de la Mennais s'y prend pour arriver de la raison générale à son autorité gouvernante, ou organisée. Nous allons transcrire tout le morceau.

« L'intelligence ne se développe que par la parole ou le témoignage; le témoignage n'existe que dans la société :

» Donc, l'homme ne peut vivre que dans la société; donc, il y a eu nécessairement société entre Dieu et le premier

homme ; donc, Dieu lui a parlé ou lui a rendu témoignage de son être.

» La nécessité du témoignage implique la nécessité de la foi, sans laquelle le témoignage demeurerait sans effet :

» Donc, la foi est dans la nature de l'homme, et la première condition de la vie.

» La certitude de la foi dépend de sa conformité avec la raison, ou de la grandeur de l'autorité qui rend témoignage :

» Donc, le témoignage de Dieu est infiniment certain, puisqu'il n'est que la manifestation de la raison infinie, ou de la plus grande autorité.

» Il n'y a de témoignage possible que dans la société :

» Donc, il n'y a d'autorité et de certitude que dans la société. (J'ajoute : donc, les sauvages, les êtres isolés croient voir et ne voient pas ; croient entendre et n'entendent pas ; croient connaître et ne savent rien.)

» Nulle société humaine ne peut exister qu'en vertu de la société établie originairement entre Dieu et l'homme, ou par les vérités, ou par les lois que sa parole a manifestées primitivement :

» Donc, ces vérités ne peuvent se perdre dans aucune société sans qu'elle se détruise ; donc, on doit les retrouver dans toutes les sociétés.

» Ces vérités nécessaires à la société ne se conservent que par le témoignage, qui n'a de force et d'effet que par l'autorité :

» Donc, ainsi qu'il n'existe d'autorité que dans la société, la société n'existe que par l'autorité ; donc, partout où il n'y a point d'autorité, il n'y a point de société.

» L'homme a des rapports relatifs au temps avec ses semblables ; il a des rapports éternels avec Dieu et les autres intelligences :

» Donc, il y a deux sociétés, la société politique ou civile relative au temps, et la société spirituelle relative à l'éternité ; donc il y a deux autorités, et ces deux autorités sont infallibles, chacune dans son ordre.

» La société politique atteste les vérités contingentes ou les faits sur lesquels elles reposent, ses institutions, ses

lois, etc.; et son témoignage, expression de la raison générale, est certain.

» La société spirituelle atteste les vérités immuables sur lesquelles elle repose, ses dogmes, ses préceptes, etc.; et son témoignage, expression de la raison générale, est certain, etc. (p. 200 — 203). »

Dans ce raisonnement, chaque phrase a besoin d'être prouvée : aucune ne l'est. — *L'homme ne peut vivre qu'en société* (assertion démentie par l'expérience); *donc, il y a eu nécessairement société entre Dieu et le premier homme; donc, Dieu lui a parlé ou lui a rendu témoignage de son être.* Etrange conclusion, d'une prémisses incertaine! *La nécessité du témoignage implique la nécessité de la foi, sans laquelle le témoignage demeurerait sans effet; donc, la foi est dans la nature de l'homme et la première condition de la vie.* Pourquoi employer un mot aussi mystérieux que celui de foi, pour désigner une chose aussi vulgaire que la confiance au témoignage? Donnez aux choses leur nom véritable, ne prenez pas ce nom en plusieurs sens à-la-fois, et nous nous entendrons mieux. Surtout ne concluez pas que la confiance au témoignage est la première condition de la vie. On vous répondrait que tout vit dans la nature sans savoir ce que c'est que le témoignage ou la foi. Et si l'on vous accorde que l'homme en société a besoin de croire au témoignage, il n'en restera pas moins vrai qu'il a encore plus besoin d'y voir par ses yeux que d'y voir par les yeux des autres. — Je laisse le reste du raisonnement dont tous les degrés franchissent des abîmes. J'en viens à la fin. *Ces vérités, nécessaires à la société, ne se conservent que par le témoignage, qui n'a de force et d'effet que par l'autorité.* Tantôt c'est le témoignage qui constitue l'autorité; tantôt c'est l'autorité qui donne toute sa force au témoignage. *Donc, ainsi qu'il n'existe d'autorité que dans la société, la société n'existe que par l'autorité; donc, partout où il n'y a point d'autorité, il n'y a point de société.* Nous avançons; mais que nous sommes loin de l'autorité organisée! Au fonds, nous avons tourné sur nous-même, et nous en sommes encore à ce principe vulgaire,

la société ne saurait subsister sans la confiance au témoignage (dans les choses de fait, s'entend). Il ne valait pas la peine de monter si haut pour descendre à une conclusion si commune. Voici le tour d'adresse : *l'homme a des rapports relatifs au temps avec ses semblables ; il a des rapports éternels avec Dieu et avec les autres intelligences.* Sans doute. *Donc, il y a deux sociétés, la société politique et civile, relative au temps, et la société spirituelle, relative à l'éternité.* On peut accorder cela, si l'on convient que dans la première il existe un pouvoir visible, tandis que, dans la seconde, il n'existe pas d'autre pouvoir dirimant que celui de la conscience et de la vérité. Mais cela ne conduit point au but ; car la conclusion à laquelle on voulait absolument arriver est la suivante : *Donc, il y a deux autorités ; et ces deux autorités sont infaillibles chacune dans son ordre.* L'une comme l'autre ; la religieuse comme la civile, ni plus ni moins. Ce passage est fort bon à remarquer. Voici un privilège que l'autorité civile ne demandait sûrement pas, et que M. l'Abbé lui donne, parce qu'il a besoin de le lui donner. Ce respect inattendu que l'on exprime pour elle approche bien de l'idolâtrie et pourrait nous mener loin. Remarquez surtout comme la conclusion tient aux prémisses. *La société politique atteste les vérités contingentes, ou les faits sur lesquels elle repose, ses institutions, ses lois, etc. ; et son témoignage, expression de la raison générale, est certain.* Voici maintenant la société politique qui atteste ses lois, ses institutions, et qui les rend certaines en les attestant. Elle *n'ordonne pas, elle atteste.* Il le faut ainsi pour la commodité du raisonnement. Vous verrez que bientôt, à la faveur de cet étrange abus des mots, la société spirituelle aura le droit *d'ordonner*, même sous peine de mort. — Je me perds dans ce labyrinthe. *La société spirituelle atteste les vérités immuables sur lesquelles elle repose, ses dogmes, ses préceptes, etc. ; et son témoignage, expression de la raison générale, est certain.* Nous y voilà. Il ne reste plus qu'à savoir quels sont les chefs de cette société spirituelle, pour leur obéir, comme nous obéissons aux chefs de la société civile. — La conclusion est aussi

solide que tout le reste. — Remarquez ce balancement des mots *contingent* et *immuable*, que l'on a fait ressortir avec tant de soin. Mais, puisque ces mots sont là, qu'on me permette de demander s'il ne serait pas possible que la différence absolue entre les objets qu'ils désignent en mît quelqu'une dans les moyens que nous avons de les connaître?

Après avoir pris tant de peine pour élever l'autorité générale, il faut pourtant arriver à la remplacer par une autorité très-particulière. Car autrement à quoi servirait le livre? Ce pas semble impossible à franchir. Rien de plus simple pour M. de la Mennais. Par un artifice de style qui lui est familier, il appelle autorité générale *perfectionnée* l'autorité particulière à laquelle il veut en venir. Et son affaire est faite. On peut voir ce tour de force à la page 205. Une fois sorti de ce défilé, il va grand train. Il se demande s'il existe quelque part une autorité générale *perfectionnée*, ou, en d'autres termes, *une société spirituelle et visible, qui déclare qu'elle possède cette autorité* (p. 204). (Il suffit maintenant que cette société déclare qu'elle possède cette autorité. Probablement elle n'a pas d'autre titre ; autrement on n'aurait pas manqué de le faire valoir.) *S'il existe une semblable société, la vraie religion est l'ensemble des dogmes et des préceptes conservés par la tradition dans cette société.* (*ibid.*) M. de la Mennais ne va pas loin pour trouver *cette société qui déclare* ; il s'arrête triomphant ; et il appelle cela poser les fondemens de la vérité et de la vie. Quel système ! Et la vérité n'a pas d'autres fondemens ! Pauvre humanité !

Et remarquez que dans tout ceci il est beaucoup question d'autorité, d'obéissance, de témoignage infini, de raison infinie ; mais qu'il n'est pas dit un mot de la Bible. Il paraît qu'elle est à l'*index* pour M. de la Mennais, comme dans les bulles du Pape.

Le raisonnement des protestans est plus simple. Dieu a parlé par son fils. Ses enseignemens sont consignés dans la Bible. Ils contiennent vérité, vie, salut, bonheur. En les suivant, je risque moins de me tromper qu'en consultant des hommes aussi fragiles que moi. Pourquoi tant d'intermédiaires, quand vous avez la parole immédiate ?

(22) Je dois saisir cette occasion pour expliquer quelques-uns de ces passages, et cela avec d'autant plus de raison que M. de la Mennais m'accuse en termes fort durs de les avoir dissimulés. Sans doute, je connais plusieurs passages que les défenseurs de la cause, à laquelle M. de la Mennais semble avoir voué sa plume, ont mille fois fait valoir. Il est difficile de les ignorer. Mais, comme ils ont été mille fois rendus à leur véritable sens, je n'ai pas cru devoir m'y arrêter. Et maintenant encore je ne parlerai que de ceux auxquels M. de la Mennais semble donner le plus d'importance. S'il compte sur d'autres, je le prie de vouloir bien les désigner.

Le premier de ces passages est celui de *Ephés. IV.* (5)
Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Il est visible que le sens qu'on lui prête est outré. Saint Paul exhortait les Éphésiens à ne pas se diviser pour des minuties. Il ne prétendait point à ce qu'ils eussent tous exactement les mêmes opinions ou la même croyance; il savait bien que cela était impossible; il voulait seulement qu'ils fussent unis par la douceur et par le support: *Conduisez-vous, leur disait-il, d'une manière digne de votre vocation, avec humilité et douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres par charité. Ayez soin de conserver l'unité de l'esprit PAR LE LIEN DE LA PAIX.* Voilà le moyen d'être unis, *le lien de la paix*; il n'est pas question d'autorité, mais de support. Et, pour mieux faire sentir aux chrétiens qu'ils doivent se supporter dans les opinions particulières sur lesquelles ils ne sont pas d'accord, l'Apôtre fait ressortir celles plus importantes sur lesquelles ils ne sont qu'un cœur et qu'une ame. *Vous avez tous UN SEUL SEIGNEUR, UNE SEULE ESPÉRANCE* (le mot *πιστις* a ici ce sens; voyez le verset 15.), *UN SEUL BAPTÊME, UN SEUL DIEU ET PÈRE.* Mais à chacun de vous a été donnée une grâce différente, suivant la mesure du don de Jésus-Christ. C'est-à-dire, chacun de vous a une intelligence plus ou moins développée, des idées plus ou moins nettes et comprend plus ou moins bien certaines doctrines. — Il n'y a rien là qu'un homme de bon sens ne com-

prenez et ne pensez ; nous le pensons tous , nous le disons tous. Les querelles religieuses sont un mal que Saint Paul eût voulu éloigner , bien qu'il le regardât comme inévitable (1 Cor. XI. 19.). Plein de bienveillance , il voulait du moins que ses disciples , s'attachant à l'essentiel qui leur était commun , couvrissent du voile de la charité leurs divergences à l'égard de l'accessoire.

Mais , en supposant que le passage eût le sens que vous lui donnez ; en supposant que l'unité de la foi exclue les moindres nuances , de telle sorte que toutes , excepté une seule , soient un gage de perdition , il vous reste encore à prouver que vous êtes dans cette nuance , que vous avez conservé pure , et que vous possédez seuls cette *foi* à laquelle le salut est attaché. — Nous attendons ces preuves.

Le passage *dis-le à l'Église* , sur lequel on veut fonder le pouvoir dirimant de l'Église Romaine , est sujet à la même difficulté ; car les protestans aussi pourront dire qu'ils sont une Église , ou même l'Église. Le fait est que , dans cet endroit , le mot *église* ne signifie ni l'un ni l'autre , mais tout simplement *l'assemblée de la synagogue* , où se faisaient souvent de pareilles dénonciations (Voyez *Lightfoot* , *ad hunc loc.* et *Vitringa* , *de Synagog. Veter.* p. 97.) Rien n'empêche qu'on ne l'entende aussi de l'assemblée des fidèles de chaque lieu.

Même observation encore sur ce passage de Jean XVII. 11. : *Qu'ils soient un comme nous sommes un.* L'union des chrétiens est une chose désirable , parce qu'elle augmenterait l'édification générale , et favoriserait les progrès du Christianisme. Jésus-Christ priait donc son père de conserver ses disciples unis , comme nous le prions tous les jours de les réunir. Mais quelles sont les bases de cette union ? Sur quoi peut-on différer et sur quoi faut-il être d'accord ? Jésus a-t-il laissé sur la terre une autorité visible et permanente pour devenir le centre du Christianisme , et êtes-vous cette autorité ? Voilà des questions graves dont vous conviendrez que le passage ne dit pas un mot.

Quant au passage d'où M. de la Mennais a pris occasion de faire contre moi une sortie assez étrange , m'accu-

sant de l'avoir dissimulé, j'avoue que je ne comprends point ce qu'il fait là, ni pourquoi on l'a cité. Que Jésus ait enseigné comme ayant autorité, et autrement que les pharisiens; rien n'est plus simple: il était le fils de Dieu et il faisait des miracles. Mais a-t-il transmis ce pouvoir à ceux qui se prétendent les héritiers de cette autorité suprême? La réponse est hélas trop facile à faire. En vérité, de ce passage au système d'autorité tel qu'on nous le propose, il y a si loin, si loin, que ma vue s'y perd, et le rapport m'échappe.

La singulière sortie de la page L reste donc encore à justifier.

Je ne dissimule point de passages. Mais je ne puis deviner ceux qu'on fait venir de si loin. Que M. de la Mennais sache que, s'il me fallait dissimuler des raisons ou des passages, je ne serais plus protestant.

(25) Le Pape n'a-t-il pas dernièrement encore défendu l'enseignement d'une des vérités les plus claires de la physique moderne? Ou si c'est un ridicule que ses ennemis ont voulu lui donner? — Je trouve, dans un journal allemand, que le Pape vient de défendre l'enseignement du système de Copernic; dans un autre, qu'il vient de le permettre solennellement. Quelle que soit la bonne version (je suis persuadé que c'est la dernière), elle suffit pour faire apprécier l'action d'une autorité organisée, par rapport à la découverte et aux progrès de la vérité. Il y a presque deux siècles depuis Galilée jusqu'à Pie VII.

(24) Dans sa préface, M. de la Mennais a cité quelques fragmens d'auteurs anglais qui appellent aussi l'autorité pour tout décider dans la religion. Il nous a surtout opposé d'un air de triomphe le fragment d'une brochure publiée en Angleterre par un M. Wix, membre de l'Église Anglicane. Ce qui distingue cet homme, c'est son attachement à l'Épiscopat. Il le pousse au point de regarder toute Église qui en est privée, comme une église antichrétienne, dans laquelle il n'existerait aucun moyen de salut, alors même que la doctrine

et la discipline en seraient tout-à-fait évangéliques. Il faut de plus, selon lui, que cet évêché dérive, par une chaîne non interrompue, de Jésus-Christ et des Apôtres. Il trouve cette condition dans l'Église Anglicane et dans l'Église Romaine et ne le trouve pas ailleurs. On conçoit dès-lors de quel œil il voit les dissidens, les presbytériens, etc. Ces sectes sont pour lui la destruction de la véritable et seule église, de la seule où il y ait espoir de salut. Il peut différer dans plusieurs doctrines particulières de la religion catholique, qu'il regarde cependant comme bonne et pure; mais, sous ce rapport important, il est purement et simplement catholique et sa déclamation contre la liberté religieuse n'a plus de quoi nous étonner.

On conçoit combien un pareil ouvrage, émané d'un Anglican, doit avoir fait plaisir aux catholiques. Ils en ont hautement témoigné leur satisfaction à l'auteur. M. Wix, plein de reconnaissance, a mis à la tête de sa seconde édition une adresse au clergé catholique, dans laquelle il le remercie de toutes les marques d'intérêt qu'il en a reçu. Il paraît que cet intérêt s'est étendu jusqu'en France. On a fait de cette brochure une affaire de parti; et M. de la Mennais a été des premiers informés. C'est dans l'ordre. Mais tous les protestans, en Angleterre, se sont élevés unanimement contre M. Wix. Ce qui change beaucoup l'importance de la citation sur laquelle M. de la Mennais nous a défiés d'une manière si triomphante.

M. Wix appartient à l'Église Anglicane. Mais il n'en représente point les opinions. A peine sa diatribe contre la liberté religieuse eut-elle paru, que l'Église Anglicane en corps s'éleva contre elle, la trouva injuste, exagérée, pleine d'erreurs et de petites vues. L'Évêque de Saint-David et bien d'autres ont écrit contre elle. Le journal semi-officiel du clergé anglican, *The Christian Observer*, dans ses N.^{os} de Janvier et Février 1820, en rendant compte de ces publications, a dit, contre l'opinion de M. Wix, les choses les plus évidentes et les plus fortes. En sorte que M. Wix s'est trouvé seul de son parti. Ces sentimens que l'on nous oppose avec tant de satisfaction sont ceux de

M. Wix et des catholiques romains qui l'ont complimenté, — et rien de plus. — Nous voilà donc revenus au point d'où nous étions partis. Seulement nous savons qu'il y a en Angleterre un homme qui penche à se faire catholique, quoique, depuis, il ait écrit une brochure pour s'en défendre.

M. Wix voulait réunir les deux Églises. Ses opinions sur l'Épiscopat et l'extrême indulgence avec laquelle il juge la doctrine catholique, dans la plupart des points contestés, devaient naturellement lui inspirer ce désir, et lui faire envisager la chose comme praticable. Il pensait que, si l'Église Anglicane voulait faire un pas, l'Église Romaine en ferait un autre. Son espérance à cet égard dut être bientôt dissipée, car, au milieu des complimens qu'il reçut du clergé romain, il ne put obtenir pour le fonds autre chose, si ce n'est des déclarations semblables à celle-ci : « Nous assurons M. Wix, que, quoique nous ne puissions jamais faire aucune concession pour altérer le moins du monde le plus petit article de notre foi, nous partageons son désir de réunir tous les chrétiens, etc. (*Wix*, p. XIX. XX.) » N'est-il pas absurde après cela de songer encore à une réunion ? — Quand on sait quelle est la nature des assemblées qui ont les discussions religieuses pour objet ; les haines qu'elles allument, les séparations qu'elles causent, les sectes nouvelles qu'elles enfantent ; quand on a, pour s'éclairer sur ce sujet, toute l'histoire du Christianisme, n'est-il pas plus absurde encore de songer à une assemblée pour opérer une telle réunion ? Si une assemblée peut quelque chose à cet égard, c'est quand la réunion est déjà opérée dans tous les esprits ; c'est quand il s'agit seulement de déclarer que les pièces et les actes où la séparation avait pris naissance n'ont plus aucune autorité. Voilà ce qui se fait en Allemagne entre les luthériens et les calvinistes ; voilà ce qui vient de se faire en Écosse entre les Seceders. Mais en sera-t-il ainsi entre les catholiques et les protestans, quand les catholiques déclarent d'avance ne vouloir se départir d'une seule de leurs erreurs ?

M. Wix prétendait que, de tous côtés, on voyait dans le Catholicisme un esprit d'amélioration, sur lequel on pouvait

fonder les plus heureuses espérances. On lui a répondu qu'il se trompait sur ce fait , attendu que le clergé catholique prêche plus que jamais les doctrines que l'on regarde comme les plus opposées à la raison , au bon sens et à l'Évangile. Puisque M. de la Mennais nous a mis sur ce chapitre, qu'il nous permette de lui présenter à ce sujet quelques extraits du *Christian Observer*. Ils ne seront pas déplacés ici.

« Nous n'apercevons pas l'amélioration dont on parle parmi les catholiques. Au contraire , il nous semble voir aujourd'hui une marche rétrograde.

» Que dirons-nous, par exemple, de la courte Litanie de la bienheureuse Vierge Marie , prière qui convient aux siècles les plus obscurs du papisme , et qui existe encore aujourd'hui dans des livres de dévotion employés et recommandés en Angleterre par les membres les plus distingués du clergé romain ? Que dirons-nous de la *Vie et des Miracles de Saint Winfried* imprimés en 1817 ? Notre avis est qu'on n'imprimerait ni de telles prières , ni de tels contes , si l'esprit d'amélioration dont parle M. Wix existait au moindre degré. Son premier effet serait d'arrêter et de supprimer de pareilles absurdités.

» M. Wix prétend savoir par de bons renseignemens que le Catholicisme se purifie en Irlande. Voici ce que nous savons par les renseignemens les plus dignes de foi :

» Il se fait annuellement en Irlande un pèlerinage à Lough Dergh ; et nous avons à l'instant sous les yeux un petit traité contenant *la Nature et l'Institution des stations de ce saint lieu*. Ce traité parle des bienfaits spirituels de ce pèlerinage ; de la nécessité d'entrer dans l'île nu-tête et nu-pieds ; de l'instruction qu'on doit tirer de ce qu'on arrive dans l'île par eau ; de la nécessité de s'agenouiller devant l'autel ; de baiser les pierres dont il est bâti ; pour être purifié de ses péchés ; d'obtenir la rémission des péchés par le moyen de la Vierge Marie ; de faire sept fois le tour de l'autel ; des sept chapelets pénitentiaux dédiés à sept saints ; de l'entrée dans le lit de souffrance pour être entièrement dégagé de ses péchés ; de la descente dans l'eau par un chemin pierreux ; du jeûne de neuf jours (des neuvaines)

parce que nous devons être reçus dans les neuf classes d'anges ; du séjour de vingt-quatre heures sous la voûte ; de l'immersion dans l'eau du Lough, pour laisser en arrière Pharaon et son armée, c'est-à-dire, le péché ; du purgatoire de Saint-Patrice, etc., etc.

» On dira peut-être : ce sont-là des pèlerins vulgaires, qui se repaissent de grossières erreurs. Nous répondrons : comment se fait-il que personne ne démasque et ne condamne de telles folies, parmi les prêtres et les Evêques de l'Eglise Romaine ? Au contraire, *la Vie et les Miracles de Saint Winfried*, avec toutes les absurdités dont elle fourmille, est l'ouvrage du Très - Révérend D. John Milner, Vicairé apostolique, l'un des plus distingués prélats Irlandais. Loin que les Evêques romains s'opposent à la propagation de ces grossières erreurs, ils en sont toujours les patrons les plus zélés ; et nous voyons partout les plus hauts rangs de la hiérarchie pleins de zèle pour accréditer ces *miracles de mensonge*.

» Il s'est formé, depuis plusieurs années, à Dublin une *Société purgatorienne*, dont le but est de soulager, par la voie la plus aisée qu'il soit possible d'imaginer, les âmes qui souffrent en Purgatoire. Chaque membre doit payer un penny par semaine, afin de faire dire des messes. Cette institution existe dans la capitale de l'Irlande. Avons-nous appris que les Evêques aient rien fait pour l'improver ? » (Cette institution existe en France ; elle y est répandue. Cette ville possède une et peut-être plusieurs associations qui ont le même but et qui emploient le même moyen. C'est une espèce d'assurance mutuelle contre le Purgatoire, où tous les membres s'obligent à payer pour en tirer ceux d'entr'eux qui viennent à mourir. Avons-nous vu faire quelque chose pour la condamner ?)

» A ces faits nous ajouterons l'indulgence plénière publiée par le Pape actuellement régnant. La voici : « Pie VII, par la divine Providence, Pape, accorde à chaque chrétien, qui, après avoir assisté au moins huit fois au saint exercice de la mission (dans la nouvelle cathédrale de Cork), confessera ses péchés avec une vraie componction, et appro-

chera de la sainte communion , visitera dévotement la susdite cathédrale , et y offrira à Dieu , pendant quelque temps , des prières ferventes pour la propagation de la sainte foi catholique , et suivant l'intention de notre Saint Père , *une indulgence plénière , applicable aux ames du purgatoire , par voie de suffrage ; et cela en la forme d'un jubilé.* (Voy. Fletcher's Lectures on the Roman Catholic Religion p. 390.) — Est-ce là quelque chose qui ressemble à une réforme ?

» Nous ne nions pas que quelques personnes , en Irlande , ne commencent à sortir des erreurs les plus palpables du Catholicisme. Mais , si elles le font , c'est un résultat des efforts des protestans.

» Nous ne voulons rien ôter du respect qui est dû au caractère personnel du Pape régnant. Mais ne marche-t-il pas , dans toute son administration , sur les traces de ses prédécesseurs ?

» Par rapport à la tolérance , par exemple , quels sont ses sentimens ?

» Il a déclaré (au sujet de la France) que la libre tolérance des autres communions ne doit jamais être admise ; qu'elle est contraire aux canons , aux conciles et à la Religion Catholique , et qu'elle produirait l'inquiétude et le malheur ; *opposito a' canoni et a' concilij , ed alla Religione catolica ; al quieto vivere , ed alla felicità dello Stato : C'EST POURQUOI LO ABBIAMO PURE RIGETTATO , NOUS L'AVONS COMPLÈTEMENT REJETÉE.* »

Je laisse au lecteur les réflexions.

Les Bulles du Pape contre la Bible sont trop connues , pour nous y arrêter ici.

» Il est pourtant remarquable que , dans une de ces bulles , on en appelle à l'autorité de la bulle *Unigenitus* de Clément XI , production qui n'a point d'égale peut-être pour le fanatisme et l'intolérance. On en appelle aussi à Innocent III comme à une autorité reconnue et décisive ; à ce même Innocent III qui , sous le règne du roi Jean , mit l'Angleterre sous l'interdit , suspendit tout service religieux , fit jeter les morts à la voirie et fouler aux pieds la couronne royale ;

à ce même Innocent III qui excita une croisade meurtrière contre les paisibles Vaudois et Albigeois , et qui le premier établit des Inquisiteurs féroces pour propager la religion de Christ par la violence et par le carnage. En un mot , les différentes bulles du Pape actuel , quelle que soit la douceur de son caractère , ont servi seulement à accréditer quelques-unes des maximes les plus dangereuses que la cour de Rome ait jamais mises en circulation , et à soutenir quelques-unes des mesures les plus antichrétiennes , dont elle ait jamais conçu le plan.

» Nous pouvons encore appeler en témoignage la préface de la traduction catholique de la Bible , revue ; préface dans laquelle il est dit que la défense de lire la Bible sans la permission de l'ordinaire doit s'entendre non-seulement des ignorans et des gens du peuple , mais encore des hommes accomplis dans toutes les branches des connaissances humaines.

» Nous pourrions en appeler à l'*Index expurgatorius* , cité plusieurs fois par Pie VII , et dont l'objet manifeste est de faire disparaître tout rayon de clarté scripturaire de tous les territoires soumis à la domination papale..... Au lieu de tout ce que nous pourrions ajouter , nous nous bornons à la remarque suivante :

» Les défenseurs du Catholicisme romain ont souvent affirmé que la persécution n'est point sanctionnée par l'autorité de l'Église. En laissant de côté mille autres preuves qu'on pourrait donner du contraire , je prie le lecteur de vouloir bien peser le passage suivant , extrait des notes ajoutées à l'édition in-folio de la Bible de Douay , publiée à Manchester. Les catholiques conviennent généralement que ces notes contiennent une exposition fidèle et authentique du sens attaché par l'Église au témoignage de l'Écriture Sainte. Le texte à commenter est celui de *Deut. XVII* , 8. etc. Que le lecteur s'arrête sur l'interprétation autorisée de l'Église Romaine. La voici : « Nous voyons ici quelle » autorité Dieu s'est plu à donner aux conducteurs de l'Église de l'Ancien Testament , pour décider sans appel

» toutes les controverses qui pourraient s'élever sur *la loi* ;
 » promettant qu'ils *ne pouvaient errer* à cet égard , et *pu-*
 » *nissant de mort* tous ceux qui refusaient de se soumettre
 » à leurs décisions. Assurément , il n'a pas fait moins pour
 » les *conducteurs* de l'Église du Nouveau-Testament. »
 (Voyez Fletcher's Lectures , etc. p. 596.)

» Et voilà l'Église avec laquelle M. Wix croit possible et convenable de se réunir ! Nous embrassons pleinement l'opinion de l'Évêque de Saint-David et du Pape actuel , que l'Église de Rome ne saurait s'unir avec aucune autre.

» L'Archevêque Wake , au commencement du siècle dernier , avait négocié une réunion avec l'Église Catholique de France. Mais cette dernière devait renoncer à ses erreurs , et se séparer du Siège de Rome , etc. , etc. » *Christian Observer* ; January and February. 1820.

Ce n'est pas seulement en Angleterre , qu'on fait de telles propositions et qu'elles sont justement repoussées. En France on les renouvelle tous les jours ; et c'est dans ce but qu'on cherche à représenter le protestantisme comme une religion sans consistance , sans règle , sans solidité , sans efficacité , sans autorité , sans mission , et qui conduit enfin à l'Athéisme. Ces propositions sont toujours faites avec le ton de supériorité d'une Église qui se prétend infallible et pure , et qui , par conséquent , ne veut rien céder. Il faut aller jusqu'à elle ; elle ne fera point un pas pour se rapprocher. Mais si ces propositions ont pu être pesées , dans un temps où le Catholicisme , poussé par son siècle et par le Protestantisme lui-même , avait tacitement renoncé à plusieurs de ses palpables erreurs ; lorsque l'Église de France toute entière , rejetant l'Infaillibilité du Pape et toutes les doctrines ultramontaines , laissait à ceux qui viendraient se jeter dans son sein au moins un rayon d'indépendance et de liberté ; lorsque la compagnie , qui se dit de Jésus et qui ne fut jamais que du Pape , ayant lassé les rois , les peuples et le clergé par ses machinations perpétuelles et son insupportable tyrannie , fut dissoute , en apparence sans retour ; lorsque les pratiques ridicules et les idées absurdes héritées du moyen âge étaient sagement laissées dans l'ombre et n'étaient conservées que

par les ignorans et les villageois ; si , dans de telles circonstances , dis-je , on a pu ne pas repousser dès l'abord la proposition de se réunir , est-ce le moment de la renouveler , est-ce le moment de l'admettre , lorsque le Catholicisme , poussé par une réaction insensée , et se donnant follement comme l'instrument d'un parti , rétrograde vers les siècles d'ignorance , renouvelle des erreurs et des superstitions dont le temps avait fait justice , et se montre plus petit , plus dépendant , plus orgueilleux , plus attaché à ses erreurs , en un mot plus ultramontain , qu'aux jours où nos pères rompirent sa chaîne , au péril de leurs biens , de leur liberté et de leur vie ! lorsque les indulgences sont proclamées comme alors , et attachées sinon à de l'argent , du moins à de ridicules observances ; lorsque la religion qu'on prêche , qu'on cherche à répandre parmi le peuple est toute dans ces observances puérides , sur lesquelles on insiste mille fois plus que sur les devoirs les plus sacrés ; lorsqu'on parle bien plus des Saints et de la légende que de Dieu et de l'Évangile , de la Vierge que de son Fils , contre le Protestantisme que pour le Christianisme ! lorsque tout se précipite vers ce qu'il y a de plus grossier , de plus avilissant , de plus insupportable dans le système des ultrapapistes ! lorsque la déclaration de 1682 , l'honneur de l'Église Gallicane , est attaquée par les membres du clergé qui jouissent de plus de crédit et possèdent le plus de talens ; lorsque les Jésuites rétablis se présentent partout et menacent de reprendre une autorité que le monde a tant appris à redouter et dont ils furent toujours si avides ! lorsque la Bible , qui opposerait du moins une barrière à ce torrent de boue , est mise à l'index par le Pape , qui ne semble conserver ses foudres que contr'elle ou contre ceux qui la vénèrent et la répandent ! Ah ! dans de telles circonstances , ne parlez plus de réunion , et laissez-nous notre liberté !

Je ne connais pas les autres auteurs anglais dont M. de la Mennais a cité des fragmens dans sa préface. Mais , si j'en juge par M. Wix et par M. Milner , que prouvent ces citations ?

(25) M. l'abbé de la Mennais, qui semble avoir prévu ces remarques, a trouvé plus court de nier tout progrès dans les sciences. Selon lui, on roule dans un cercle que l'on imagine agrandir, et qui reste toujours le même. Il entend cela non-seulement des sciences philosophiques et morales, mais encore des sciences mathématiques et physiques. Il conclut de ce qu'elles font et feront toujours des progrès; qu'au fonds, elles n'en font point du tout, parce qu'il leur en reste toujours de nouveaux à faire. A la bonne heure. Quand on veut employer les termes d'une manière si étrange, il est toujours bon de les expliquer.

CHAR. III. La plus grande autorité n'est pas toujours la plus sûre.
 CHAR. IV. Une autorité organisée est la moins sûre de toutes.
 NOTES.



M. B. Ces observations sont extraites des Mémoires de Religion, de M. de la Mennais, ou elles ont paru dans les ouvrages de novembre et décembre 1820. Ce journal, destiné à renouer en France, au tout par les protestans, le goût des méditations et des études religieuses, parait tout les mois, par cahiers de 3 feuilles et demi d'impression. On s'inscrit à Paris, chez M. Vincent, Libraire, maison Vincent-Mourguet, à Paris, chez M. Juchet Vincent, rue Notre-Dame, N. 3. Prix, pour six cahiers, 10 fr.

TABLE.

Préface.	Page	iiij.
OBSERVATIONS SUR LA VOIE D'AUTORITÉ APPLIQUÉE A LA RELIGION.		i.
CHAP. I. L'autorité n'est point la seule base, le seul <i>critérium</i> de la vérité.		5.
CHAP. II. L'autorité n'est point un sûr <i>critérium</i> de la vérité.		19.
CHAP. III. La plus grande autorité n'est pas toujours la plus sûre.		26.
CHAP. IV. Une autorité <i>organisée</i> est la moins sûre de toutes.		32.
NOTES.		46.

N. B. Ces observations sont extraites des *Mélanges de Religion, de Morale et de Critique Sacrée*, où elles ont paru dans les mois de novembre et décembre 1820. Ce journal, destiné à ranimer en France, sur-tout parmi les Protestans, le goût des méditations et des études religieuses, paraît tout les mois, par cahiers de 3 feuilles et demie d'impression. On souscrit à Nismes, chez M. VINCENT, Rédacteur, maison Vincent-Mourgues; à Paris, chez M. Jacq. Vincent, rue Neuve Saint-Martin, N.º 3. Prix, pour 12 cahiers, 10 fr.